

Société sans but lucratif fondée le 27 octobre 1961. Elle favorise l'entraide des membres, la recherche sur la généalogie et l'histoire des ancêtres et des familles, et la diffusion de connaissances généalogiques par des conférences et la publication de travaux de recherche.

Siège social - Pavillon Casault, Salle 1246, A.N.Q., 1210, Av. du Séminaire
Cité Universitaire, SAINTE-FOY Tél. 651-9127

Toute correspondance doit être adressée à: C.P. 2234, Québec QC G1K 7N8

CONSEIL D'ADMINISTRATION 1984-1985

Présidente- Jacqueline Faucher-Asselin
Vice-présidente - Sylvie Tremblay
Secrétaire - Serge Bouchard
Trésorier - André Dubuc
Accueil - Denis Dodier
Archives - Philippe Brisson
Documentation - J.-Eudes Michaud
Information - Sylvie Desgagné
Recherche - Serge Goudreau

GOUVERNEURS DE LA SOCIÉTÉ

Présidence

René Bureau	1961-1964
Benoît Pontbriand	1964-1966
Jean-Yves Godreau	1966-1968
Gérard Gallienne *	1968-1969
G.-Robert Tessier	1969-1971
Roland-J. Auger *	1971-1973
Gérard.-E. Provencher	1973-1975
Denis Racine	1975-1977
André Breton	1977-1978
Esther Taillon-Oss	1978-1979
Michel Fragasso	1979-1980
Jacques Fortin	1980-1982
D.-Renaud Brochu	1982-1984

* décédé

DÉPÔT LÉGAL

Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale du Québec

ISSN 0316 - 0513

Courrier de deuxième classe
Enregistrement no 5716

L'ANCÊTRE

L'Ancêtre, organe officiel de la Société de généalogie de Québec, est publié dix fois par année.

Abonnement - 20,00\$ par année
Prix à l'unité - 2,00\$ (Frais de poste minimum de 0,50\$ en sus)

COMITÉ DES PUBLICATIONS

Présidente	-	Cora Houdet
Secrétaire	-	Diane Duval
Membres	-	Henri-P. Tardif
	-	Jacques Fortin
	-	René Bureau
	-	Gaston Brosseau
Éditeur	-	G.-Robert Tessier
Collaborateurs	-	Berthe Tessier
	-	Raymond Gariépy
	-	Yvon Globensky
	-	Michel Langlois
	-	Kathleen Mennie- de Varennes
	-	André Breton

COTISATIONS À LA SOCIÉTÉ

* Membre individuel	20 \$ par an
* Membre étudiant	12 \$ par an
Membre conjoint	8 \$ par an
* Membre à vie	200 \$

L'Ancêtre est expédié gratuitement aux catégories de membres indiquées d'un astérisque.

Les cotisations des membres et les abonnements sont renouvelables avant le 20 décembre de chaque année.

INTRODUCTION

Durant plus de cent ans, les membres de la famille Gill du Québec ne connaissaient pas l'endroit exact de la Nouvelle-Angleterre d'où venait le premier Gill ni leur vrai nom de famille. Au cours du 19^e siècle, une dizaine de personnes ont étudié les origines de cette famille, et ce n'est qu'après de longues et persévérantes recherches qu'ils ont pu obtenir des résultats positifs.

Plusieurs généalogistes réputés ont rapporté tour à tour divers faits sur les origines de la famille Gill et nous verrons que ces faits ont dû être vérifiés et corrigés par la suite, jusqu'à ce que la lumière soit faite sur la réalité en 1892.

Donc, dans le Dictionnaire Généalogique des Familles canadiennes, paru en 1887, l'abbé Cyprien Tanguay ne signala pas l'arrivée du premier Gill au Québec. En effet, seul Joseph-Louis, le fils aîné de l'ancêtre, est mentionné. Par contre, d'autres sources nous ont fourni des précisions intéressantes sur les Gill au début du 18^e siècle. L'auteur de cette étude s'est appliqué à compiler toutes les sources de renseignements accessibles sur le sujet et à rectifier les données qui pouvaient être erronées.

En plus de rendre hommage à ces anciens généalogistes de la famille Gill, il y aura lieu de clarifier certains détails entourant l'arrivée du premier Gill en Amérique, c'est-à-dire, le grand-père du premier Gill venu au Québec. Les noms de plusieurs descendants de la famille, y compris ceux qui sont mentionnés dans le texte, sont réunis dans un tableau généalogique. Enfin, pour ceux que l'histoire des Gill intéresse, cette étude se termine par une bibliographie sélectionnée des sources publiées.

Je m'en voudrais de ne pas remercier Fabienne Jodoin, de Montréal, pour l'aide qu'elle m'a accordée au tout début de mes recherches, commencées en 1979. M. Henri Tardif de la Société de généalogie de Québec a droit aussi à ma gratitude pour l'invitation de soumettre ces lignes. Finalement, une reconnaissance particulière s'adresse à M. René Bureau d'avoir bien voulu reviser le manuscrit et apporter de nombreuses améliorations pertinentes touchant la présentation de ce texte pour publication.

Première partie: L'Écho du passé

Quand sur le sol Laurentien seront passés
Des jours dont le calcul nous entraîne au vertige;
Sur les sables mouvants quand seront effacés
Notre éphémère empreinte et nos derniers vestiges;
Quand nous aurons été par d'autres remplacés,
Et, quand à leur déclin, le vent des cimetières
Aura sur d'autres morts roulé d'autres poussières;
Plus loin dans l'avenir, peuples ensevelis,
Quand le linceul du temps vous aura dans ses plis;

Charles Gill, 1912 (1)

* La suite de cette étude sera publiée dans un numéro prochain de L'Ancêtre.

Parmi les premiers canadiens, certains montèrent jadis le Saint-Laurent jusqu'au point situé sur la rive sud du lac Saint-Pierre où ils remontèrent la rivière Saint-François pour aller s'installer à une dizaine de milles à l'intérieur des terres. C'est là que l'on retrouve aujourd'hui la réserve amérindienne d'Odanak, les villages avoisinants de Saint-François-du-Lac et de Pierreville, trois villages formant un véritable triangle historique.

À l'intérieur de la réserve, le visiteur y retrouve l'église catholique rebâtie après avoir été frappée par la foudre en 1900; cette dernière est annexée à la sacristie de la deuxième église, construite en 1828. Tout près de l'église se trouve le musée de la tribu, et de ces deux bâtiments la vue sur la rivière et l'ancien village du Saint-François-du-Lac est resplendissante.

En se promenant entre l'église et le musée, le visiteur peut remarquer trois pierres sur lesquelles sont fixées des plaques commémoratives qui rappellent les faits saillants de l'histoire d'une vaillante tribu.

L'histoire des Abénaquis d'Odanak est intimement liée à celle de la colonie de Massachusetts et de la colonie française de la Nouvelle-France, depuis ses débuts. Connus par les Anglais comme étant «the Eastern Indians» - ceux de la terre du levant, ils ont été appelés «Abnaki», nom venant de deux mots algonkins (2): «Wobun» (lumière blanche) et «aki» (terre) (3), pour être ensuite francisé en «Abénaqui». Du côté des Français, leurs alliés depuis le temps de Champlain, les Jésuite, l'orthographe du nom devint «Abénaquiois» et de ce mot nous vient celui d'«Abénaquis».

«La première graphie, empruntée à l'anglais», écrit l'abbé Honorius Provost en 1984, «est peut-être plus conforme aussi à l'étimologie indigène. N'empêche que la seconde a été vulgarisée par les Français depuis les débuts du régime jusqu'à une période toute récente, même dans les documents officiels». (4)

Le lecteur verra donc dans la littérature citée, les mots «Abénaqui» et «Abénaquis» (5) employés soit pour les amérindiens groupés autour de la rivière Kennebec (dans l'État du Maine) ou pour ceux qui vinrent sur le sol canadien sous le régime français, ainsi que leurs descendants vivant, soit à Saint-François-du-Lac (Odanak) ou à Bécancour (Wôlinak).

La position stratégique des Abénaquis entre les Français et les Anglais, au 17^e siècle, a laissé plus qu'une influence sémantique sur ce peuple amérindien; en vérité, les alliés fidèles des Français furent plus qu'une fois au-delà du lieu des agressions sur et par les Anglais de la Nouvelle-Angleterre. C'est donc par fierté de cette alliance avec les Français que les Abénaquis d'Odanak ont érigé ces plaques commémoratives qui sont pour eux, autant que pour le visiteur, un écho du passé sonnante sur la réalité du présent et qui rappelle la fragilité de l'empreinte laissée par l'homme.

Une des plaques commémoratives nous apprend que les Abénaquis et les Sokikis se sont établis sur l'emplacement de «l'ancien village indien de Saint-François jadis appelé Arsigontekw ici vers 1660», (6). Une deuxième plaque signale les trois sinistres que l'église de la mission a subis. Enfin, la troisième porte l'inscription suivante: «Nemikwaldamna» qui se traduit par «nous nous souviendrons»... de l'attaque de Rogers, en 1759.

Tôt, le matin du 4 octobre 1759, alors que tous les amérindiens du

village dormaient, deux cents soldats sous la direction du major Robert Rogers ont infligé «la vengeance anglaise». Le village, comprenant une cinquantaine de maisons, fut détruit à l'exception de trois maisons de blé. L'église et le couvent des Jésuites ne furent pas plus épargnés. Plusieurs hommes, femmes et enfants furent tués ou amenés vers la Nouvelle-Angleterre. Ce matin d'octobre, la furie anglaise effaça en quelques heures près de cent ans d'histoire.

Avec la perte de l'église, que le père Joseph Aubéry avait enrichie de très beaux ornements, disparurent tous les documents d'un peuple (7). Le musée d'Odanak renferme aujourd'hui ce qui a pu être réuni de documentation depuis ce drame, la culture ancienne de ce peuple étant remise à la mémoire des survivants.

Ce n'est donc qu'en 1768, soit quelques années après l'attaque de Rogers (8), que sept survivants, quatre frères et trois soeurs, se sont réunis afin de connaître leur propre histoire, les origines de leurs parents. En effet, l'histoire de ces enfants reflétait très bien le dilemme du temps.

«Ayant fait une assemblée entre nous et par conséquent pour en deputer un d'entre nous, pour faire les perquisitions et recherches de parents du côté de notre défunt père qui était natif de la Nouvelle-Angleterre. Et comme nous n'avons jamais eu une certitude entière du lieu où il a été pris: nous savons qu'il fut pris il y a environ 80 ans par les Sauvages Abénakis du village de St-François, âgé d'environ 7 ou 8 ans et a toujours fait sa demeure au dit village. Son nom était Same Gille; nous savons aussi que notre grand-père Sagen Gille a envoyé par deux différents fois pour le chercher. ... Et comme nous serions grandement flattés de connaître nos parents; nous supplions ces messieurs qui peuvent avoir connaissance de cette famille d'introduire notre frère que nous députons à cet effet, chez quelque uns de nos parents. ... Notre mère a été prise à Quenibanc, quelque temps après la prise de notre père, près d'un moulin dont toute la famille fut prise et emmenée en Canada à l'exception du père et de la mère qui furent envoyés sur le champ». (9)

Le document ci-haut fut signé par Joseph-Louis, François et Joseph Gille, trois des sept enfants en question, et contresigné le 26 février 1768 par Martin-Louis Lefranc, missionnaire de la Compagnie de Jésus et adressé à Guy Carleton qui était à ce moment-là Lieutenant-Gouverneur de la colonie.

Les parents déjà cités étaient décédés au moins dix ans auparavant, et entre-temps, les sept enfants furent intégrés au sein de la tribu, de même que Joseph-Louis, le fils aîné, qui avait épousé la fille du grand chef vers 1740. Cependant, cette dernière ainsi que l'un de leurs deux enfants furent victimes de l'assaut de Rogers en 1759.

On ne sait pas si le frère mandaté s'est bien rendu à Boston et, malgré les recherches, on se perd en conjectures sur ce détail. Même le document mentionné plus haut est tombé dans l'oubli durant une centaine d'années. Cependant, l'orthographe du nom aura une importance plus immédiate dans nos recherches.

Au cours du 18^e siècle, les membres de la famille, suivant l'habitude des missionnaires et des notaires, écrivaient leur nom de plusieurs manières,

soit «Gille, Guille ou Gile», en se rappelant que la prononciation de Gill aux oreilles françaises les amenaient à l'écrire différemment. Cependant, Joseph-Louis signa «Gill» (10) en 1769, nous indiquant ainsi qu'il a pu connaître son vrai nom au moment de la «visite» de Mme Johnson, en 1754.

Madame Suzanne Willard Johnson, notons-nous, fut prise en otage le 31 août 1754 et une fois ramenée à Saint-François elle fut achetée par Joseph-Louis Gill qui donna en retour «un lot de couverture». Après un séjour de près de trois mois à Saint-François, elle fut achetée par un M. Duquesne, de Montréal, pour «la somme de 700 francs». Plus tard, elle retourna parmi les siens. (11)

En 1798, Madame Johnson publia un livre relatant ses années de captivité chez les Amérindiens et les Français ainsi que son séjour au foyer de Joseph-Louis Gill, en précisant l'orthographe de ce nom. Notons qu'à l'époque, de nombreux rescapés écrivaient ainsi des volumes sur leur période de captivité et ces livres devenaient vite des best-sellers. En effet, ces témoignages renseignaient les colons du temps et ils demeurent pour nous encore aujourd'hui autant de sources anecdotiques sur cette époque. (12)

Cependant, ce n'est que vers 1820 que les autres membres de la famille considérèrent l'appellation de leur nom de la manière dont madame Johnson l'indique dans son livre. Sur les conseils du curé Amiot, ils commencèrent à adopter cette manière d'écrire le nom Gill. Mais ce choix ne fut pas unanime, car aussi tard qu'en juillet 1853, deux descendants de la famille habitant Saint-François signaient toujours «Alexandre Gile» et «Élie Gile». (13)

Nous comprenons mieux cette hésitation de la part des membres de la famille à accepter le nom «Gill», si l'on songe au fait que le véritable nom du père de «Same Gille» demeurait toujours inconnu.

Avec le décès de Robert en 1807, soit le benjamin des sept enfants de «Same Gille», le lien entre ces captifs anglo-américains et leurs petits-enfants demeurant à Saint-François fut interrompu. Au début du 19^e siècle, même les connaissances décrites dans le document de 1768 furent oubliées par les petits-enfants qui n'ont jamais connu leurs grands-parents. C'est ainsi, peut-on dire, que débuta la tradition familiale et que l'expression «selon la tradition» prit son importance.

Vers les années 1820, les connaissances acquises sur Same Gille et son épouse, selon la tradition, étaient plutôt fragmentaires. On savait qu'ils avaient été pris comme otages aux environs de Boston au début du 18^e siècle. Après leur entrée à la mission, ils ont adopté la foi catholique et se sont mariés devant le curé; ils ont vécu à la manière des autres membres de la mission. Pendant sa vie avec eux, Same était aussi interprète. Son corps fut exhumé du premier endroit où on l'avait mis en terre et fut inhumé de nouveau dans la nouvelle église. Son épouse était décédée une vingtaine d'années auparavant.

Vers 1840, Louis Gill, un petit-fils de Joseph-Louis, prépara «la généalogie de la première génération et de la partie de la seconde non-entrée aux registres» de la mission (14). Il a pu situer le mariage de Same Gille vers 1715, en sachant que Joseph-Louis (le second né) était âgé de 78 ans et demi à son décès survenu le 5 mai 1798, donc né en 1719.

Le 6 octobre 1847, l'abbé Joseph-Anselme Maurault devint le curé de la

mission des Abénaquis, poste qu'il occupa jusqu'à son décès le 4 juillet 1870. Né à Kamouraska le 27 décembre 1819, l'abbé Maurault avait été curé de la paroisse de Saint-François-du-Lac depuis 1837. Il devint curé-fondateur de la paroisse de Saint-Thomas-de-Pierreville en 1853, au moment où l'ancienne paroisse fut démembrée. En plus de s'occuper des Canadiens, l'abbé Maurault répondait aux attentes des Abénaquis, étant le premier curé depuis l'abbé Aubéry à s'intéresser vraiment à eux, en apprenant rapidement leur langue et en leur manifestant beaucoup d'intérêt.

Son penchant profond pour cette tribu de Saint-François se reflète davantage dans un livre de 631 pages qu'il a écrit intitulé, Histoire des Abénakis, depuis 1605 jusqu'à nos jours, publié à Sorel en 1866. Vraisemblablement, ce livre demeure parmi les premières oeuvres, sinon la première (15), sur l'histoire de cette tribu, et touche particulièrement à la généalogie de la famille Gill.

Heureusement pour nous, l'auteur de ce volume avait réservé un chapitre (p. 344-377) à l'histoire et à la généalogie de la famille Gill. Voici, en résumé, ce qu'il a écrit sur les origines de cette famille venue au Québec.

Le premier Gill qui soit venu en Amérique émigra d'Angleterre vers 1670 pour se fixer à Boston, et bientôt il prit du service dans l'armée. En 1672, il était caporal dans les troupes commandées par Prentice et prit part à la guerre contre le roi Philippe, pendant laquelle au fort d'une mêlée, il reçut une balle au côté mais n'en fut pas blessé car cette balle s'arrêta sur du papier très fort qu'il avait eu la précaution de mettre sous sa capote.

Trente ans plus tard, un des fils de l'ancien caporal Gill alla jeter les fondements de l'établissement, qui porte aujourd'hui le nom de Gilltown, situé dans le Nord du Massachusetts, près la rivière Connecticut. Ce nouveau colon, en 1711, était dans les troupes de Nicholson, et en son absence un petit parti d'abénakis franchit les montagnes du Vermont et va tomber à l'improviste sur Gilltown. Ils pillent ce village, enlèvent un des fils de Gill et la fille d'un ministre protestant du nom de James.

Le jeune Gill était âgé de quatorze ans, et se nommait Samuel, et la fille était âgée de douze ans; ces deux furent emmenés dans leur village de Saint-François. Ils les adoptèrent pour leurs enfants et ces jeunes Anglais se firent bientôt catholiques, et par la suite, ils se sont intégrés au sein de la tribu et à la vie des sauvages.

Samuel Gill parlait habituellement l'abénaki et fut toujours l'interprète anglais des Abénakis. En 1715, les deux jeunes Anglais, étant d'âge de se marier, soumissent leur propos de mariage au conseil, et grâce à l'intervention du père Aubéry, ils se sont mariés, l'un à l'autre, plutôt qu'avec des sauvages. La tribu s'en montra satisfaite, parce qu'elle possédait de cette façon une famille de langue anglaise, habituée à la vie et aux coutumes des enfants des bois. Ils vivaient de chasse et de pêche comme les Abénakis et demeuraient dans la bourgade des sauvages.

Samuel Gill mourut vers 1758, et fut inhumé dans l'église des Abénakis, et vers 1765, les cendres de Samuel furent exhumées et placées dans la nouvelle église. Mlle James était morte vingt ans auparavant vers 1738. (16)

Au sujet de la généalogie de la famille, nous savons que l'abbé Maurault avait reçu un travail préparé par Louis Gill sur la première génération et une moitié de la deuxième, qu'il a ensuite mis à jour pour finalement nous présenter les cinq générations développées entre 1715 et 1866. (17)

Malheureusement, l'abbé Maurault n'a pas vérifié tous les faits et ses imprécisions sur les origines de la paroisse de Saint-François-du-Lac, sur la tribu des Abénakis et sur la famille Gill ont forcé une nouvelle génération d'historiens et de généalogistes à se poser des questions sur ces divers points.

DEUXIÈME PARTIE: NOTES HISTORIQUES...

Nous avons vu que le livre, Histoire des Abénakis, l'oeuvre première de l'abbé Maurault sur les Abénaquis de Saint-François, a été pour les Gill un document dans lequel fut préservée l'histoire et la généalogie de cette famille de 1715 à 1865. Mais la tendance qu'a eue l'auteur à synthétiser l'histoire des Abénaquis sans avoir d'abord examiné tous les faits nous a laissé un document moins que parfait. Ce livre influencera quand même les futurs historiens qui auront à étudier davantage cette tribu qui s'est tant dévouée auprès des Français d'une jeune colonie (18). Ce livre a eu cependant l'avantage de pousser les généalogistes à clarifier tout ce qui a été écrit sur la famille Gill au Québec.

Le premier volet de ces origines fut couvert par l'historien Benjamin Sulte, en 1886, lorsqu'il écrivit son livre, Histoire de Saint-François-du-Lac, dans lequel il traita des débuts de cette paroisse, de la famille Crevier et aussi des origines de la famille Gill au Québec.

«C'est à Gilltown, dans le Massachusetts», écrivait Sulte rapportant les paroles de l'abbé Maurault, «que fut enlevé Samuel Gill... Or ce village de Gilltown a été fondé il y a soixante ans à peine. M. Maurault ne s'était donc pas renseigné: il parlait sur un à peu près. Il semble bien certain», déclarait Sulte, «que en 1715 Samuel Gill était âgé de vingt ans; donc, il était né en 1695 et s'il vint en Canada à l'âge de huit ans ce fut en 1703». (19)

Sulte indique que plusieurs captifs étaient rendus à Saint-François entre 1703 et 1710, et il conclut que «un chercheur un peu tenace ferait une liste de plus de quatre cents noms d'Anglais enlevés durant les années 1690-1711» (20). Ce même auteur suggère que le jeune Gill fut enlevé entre 1702 et 1710, à Dover, New-Hampshire (21), opinion qui était partagée par le juge Charles-Ignace Gill.

En effet, Sulte avait reçu l'assistance de Henri Vassal, jadis agent des Indiens (et neveu de Louis Gill), du docteur Joseph Lemaître (l'oncle du juge Gill) et du juge Gill lui-même. Ces trois personnes, originaires de Saint-François-du-Lac, connaissaient très bien l'histoire régionale et c'est grâce à eux que nous avons de nombreux renseignements sur la famille Gill. Sulte publia

aussi dans son livre le texte de 1768 ainsi que les actes des mariages de François et Robert Gill.

Sulte nous a laissé toutefois une opinion valable en disant que «M. l'abbé Maurault fait descendre Samuel Gill du caporal Gill, etc., mais c'est pure imagination. Il ne suffit pas d'avoir rencontré un nom quelque part pour établir une parenté avec un autre nom». (22)

Nous devons au juge Gill d'avoir pu, après huit ans de recherches et de correspondances, établir un lien entre Same Gille et sa famille en Nouvelle-Angleterre.

Charles-Ignace Gill fut député d'Yamaska de 1871 à 1879, succédant à ce poste d'abord à son beau-père, Louis-Adélarde Sénécal (1867-1871) et ensuite à son père, Ignace Gill (1854-1861). Cependant, en mai 1879, Charles-Ignace quitta la politique et fut nommé juge de la Cours supérieure, siégeant à Sorel et ensuite à Montréal. Né le 12 mars 1844 à Saint-François-du-Lac, il s'intéressait à l'histoire régionale et connaissait bien l'abénaquis. Il publiait en 1886 un opuscule, «Notes sur de vieux manuscrits abénaquis», soit la première de quatre études en histoire. En 1895, il fut admis membre de la Société historique de Montréal, quelques années avant que la maladie de Bright ne l'emporte le 16 septembre 1901, à l'âge de 57 ans.

Dans le premier de trois opuscules sur les Gill, «Notes historiques sur l'origine de la Famille Gill et histoire de ma propre famille», publié en 1887, le juge nous explique, entre autres, qu'il avait suggéré les points de Giltown et du caporal Gill, que l'abbé Maurault décrivit dans son livre.

Toujours selon lui, lorsqu'il étudiait le droit sous Ulric-Joseph Tessier à l'Université Laval en 1865, il avait noté dans une récente édition de l'Atlas de Mitchell, la présence d'un petit village portant le nom de Giltown, et il se demandait, «si cet endroit ne serait pas le berceau de notre famille là-bas» (23). C'est également le juge Gill qui avait constaté la présence d'un caporal Gill dans Church's Indian Wars, édité par Drake en 1839. Ces renseignements, affirme encore le juge Gill, furent communiqués à l'abbé Maurault comme suggestions de recherches. Lorsque le juge prit connaissance du livre que publia ensuite l'abbé Maurault, il se rendit compte que les renseignements fournis n'avaient à peine inspiré que l'imagination de l'auteur.

En 1884, le juge Gill avait reçu de Henri Vassal une pile de documents provenant de feu Louis Gill, l'ancien agent des Indiens, et ce fut parmi ces documents qu'il découvrit le texte de 1768. Motivé par cette révélation, le juge commença ses propres recherches et sa plus remarquable découverte fut celle des documents concernant les mariages de François et de Robert, ces derniers étant des fils de Same Gille. Ces documents de mariages, écartés depuis longtemps, révélaient comme parents, les noms de «Joseph et de Rosalie», les noms de baptême donnés, selon le juge, à Same et à son épouse par les missionnaires. (24)

Toujours dans son opuscule de 1887, le juge Gill mentionna qu'il était tenté de croire que son vrai nom était plutôt «Guyle», citant à l'appui le fait qu'un colon de ce nom avait eu un fils enlevé à Dover, New-Hampshire en 1697-98, ce qui était assez près de la date de l'enlèvement, selon la tradition.

Cet opuscule de 1887 aura été pour le juge Gill son unique effort pour corriger ce qui avait paru dans les livres de l'abbé Maurault et de Benjamin Sulte,

en plus de parler de sa propre famille. Cependant, cet opuscule aura eu des retombées inattendues en impliquant des personnes qui furent appelées à découvrir les véritables origines de la famille Gill au Québec.

Ce sont James D. Butler et C. Alice Baker qui ont fourni au juge Gill des précisions touchant les recherches généalogiques effectuées sur les Gill du Massachusetts. Butler était professeur à l'université de Madison, Wisconsin, tandis que Baker était bibliothécaire à Cambridge, Massachusetts. Cependant, ces deux personnes avaient fait de longues recherches et avaient publié de nombreux articles dans The New England Historical and Genealogical Register, revue éditée par The New England Historical Society, de Boston.

Butler et Baker ont fourni indépendamment les données parues dans le livre, Genealogical Dictionary, de James Savage, publié entre 1860 et 1862. C'est ainsi que nous avons appris dans ce travail (25) qu'un John Gill, de Salisbury, avait épousé une Phebe Buswell en 1645; qu'ils eurent huit enfants dont un, Samuel Gill, avait épousé Sarah Worth le 5 novembre 1678. Parmi les neuf enfants de ces derniers, nous retrouvons Samuel Gill, fils, né le 16 septembre 1687. Mademoiselle Baker confirma ces données d'après les registres de Salisbury «qu'elle a vu de ces yeux». (26)

Butler mentionna aussi au juge Gill que Samuel Gill, père, était militaire en 1676 et Baker ajouta que «Sarg^t Samuel was a selectman of Salisbury, Mass. 1706-07». Le juge est donc porté à croire que le Sagen Gille de la pétition de 1768 pourrait être ce sergent Gill, de Salisbury. (27)

Baker conclut ses commentaires au juge en citant cet extrait venant d'un Journal du Révérend John Pike: «10 jun 97: John Young of Exiter slain by y^e Indians, his son wounded, Luke Wells (and a lad at Salsbury) the same day carried away». Mademoiselle Baker nota bien «and a lad at Salsbury». (28) Ne pouvons-nous pas considérer - demanda-t-elle au juge - que le jeune Samuel ait été pris en otage à Salisbury le 10 juin 1697?

Finalement, Butler pour sa part ajouta qu'il ne trouvait aucune mention d'un «ministre James» gradué à Harvard avant 1700, cette institution étant celle où tous les ministres de la Nouvelle-Angleterre recevaient leur formation. Soit qu'il ne s'appelait pas James - conclut Butler - ou qu'il n'était pas ministre, ce qui mettrait ainsi en doute le nom de l'épouse de Same Gille, soit celui de «mademoiselle James».

De son côté, le juge Gill signale que madame Johnson ne parle pas de Same Gille lors de sa visite en 1754. Voilà donc une situation curieuse lorsqu'on se rappelle qu'il était anglais, interprète et père de son maître (Joseph-Louis). De son côté, l'abbé Maurault avait précisé que Same vivait en 1754 alors qu'il était âgé de 57 ans, et qu'il est décédé vers 1758. Ses cendres (avec celles de l'abbé Aubéry, décédé en 1755) furent «exhumées et placées dans la nouvelle église», vers 1765 (29). Le juge conclut que Same Gille est mort avant 1754; possiblement - ajoutons-nous - à l'âge de 65 ans, c'est-à-dire vers 1752.

Devant ces renseignements venant de Butler et Baker, il n'est pas surprenant que le juge Gill ait publié un deuxième opuscule en 1889, intitulé, «Notes additionnelles à l'histoire de la Famille Gill».

Dès 1889, on pouvait croire que le «Same Gille» de Saint-François était le Samuel Gill, fils, de Salisbury. Après 121 ans, une réponse semble être donnée à la question posée par les sept enfants en 1768. Le lieu de l'enlèvement ne fut ni Giltown ni Dover mais fort probablement Salisbury, le 10 juin 1697.

Mais avons-nous dans les mots de Sulte, qu'«un à peu près»? Est-il possible d'identifier l'otage pris par les Abénaquis comme étant ce Samuel Gill, fils, de Salisbury?

Il a fallu attendre trois ans avant d'avoir une preuve concluante du lien existant entre «Same Gille» et Samuel Gill, fils. C'est-à-dire que nous attendions le chercheur «un peu tenace» (le souhait de Sulte) qui s'est manifesté dans la personne de C. Alice Baker.

Vers 1888, mademoiselle Baker voulut se documenter sur l'histoire des captifs anglais pris entre les années 1690 et 1750, une tâche minutieuse qui n'avait jamais été réalisée. Pendant plus de dix ans, cette chercheuse infatigable a étudié les cas de nombreux enfants acheminés dans les foyers canadiens et amérindiens, en visitant les paroisses de la vallée du Saint-Laurent, en compagnie d'une assistante, Emma L. Coleman. En 1897, Baker publia le premier de deux livres sur le sujet (30) dans lequel, curieusement, il n'y avait aucune mention du cas de Samuel Gill.

Cependant, c'est en étudiant les volumineux registres des Archives de l'État du Massachusetts, que mademoiselle Baker a pu retrouver la preuve concluante du lien qui existe entre «Same Gille» et Samuel Gill, fils. Dans une lettre datée du 4 février 1892 adressée au juge Gill, Baker fournit copie verbatim des deux pétitions expédiées par Samuel Gill, père (avec fac-similé de son autographe) et mentionnées dans le texte de 1768.

En mars 1892, le juge Gill fait mention de cette preuve dans une troisième opuscule, «Nouvelles notes sur l'histoire de la Famille Gill».

Voici les phrases clés de ces deux pétitions, la première datée du 6 juin 1700 et la seconde du 29 mai 1701:

That about three years since your Petitioner's Son named Samuel Gill was taken captive by y^e Indians, and carried captive to Canada, where he hath ever since remained in the hands of y^e Indians...

The humble petition of Samuel Gill of Salsberry... here is an account of captives tacken from Salsbery newbery Amesbery Kittery-Yorck which are not returned

Samuel Gill taken from Salsbery jun 10th 1697 agged nine yeres. (31)

C'était avec juste fierté, croyons-nous, que le juge Gill termine son troisième et dernier opuscule sur les mots suivants: «Nous avons donc maintenant la preuve que Samuel Gill était bien le petit garçon enlevé de Salisbury le 10 juin 1697 et dont parle le Révérend John Pike dans son Journal». (32)

Quelques années après le décès du juge Gill en 1901, Emma L. Coleman publia son livre, New England Captives Carried to Canada, dans lequel nous

apprenons que le capitaine John Phillips avait fait un voyage au Canada afin de reprendre des captifs, vers le 24 octobre 1698. Dans son Journal, en date du 24 janvier 1699, Phillips mentionne parmi les captifs encore aux mains des amérindiens: «Sam^l Gill of Salsbery Caried to Cannada» (33). Ceci confirme qu'un contact a été établi avec le jeune Samuel, mais nous ignorons s'il a vraiment refusé de retourner chez ses parents.

Malgré les efforts des autorités anglaises pour reprendre les enfants, il paraît que plusieurs jeunes filles et garçons préféraient demeurer là où ils étaient. Étant devenus catholiques, ils ne pouvaient pas retourner chez eux sans renoncer à leur nouvelle foi. Il semble bien que ces jeunes s'adonnaient à un style de vie plus libre que dans leur foyer puritain.

Dès 1892, les faits véridiques appuyés par des documents de l'époque concernant l'arrivée du premier Gill au Québec, étaient disponibles dans les trois opuscules du juge Gill. De plus, le livre de Coleman, paru en 1925, récapitulait ces mêmes renseignements pour le bénéfice des intéressés.

Cependant, dans le Dictionnaire général du Canada de l'abbé L. LeJeune, paru en 1931, on mentionne comme date de l'enlèvement, 1695, (34) et dans une autre section du même volume, on parle de 1711 (35), comme le disait Maurault. Deux ans plus tard, Pierre-Georges Roy, dans son livre, Les Juges de la Province de Québec, souligne que Samuel avait quinze ans lors de sa capture en juin 1697 (36). S'agit-il de fautes typographiques?

Les faits véridiques sur l'enlèvement de Samuel Gill nous sont présentés pour la première fois sous forme d'un livre, dans Histoire de Saint-François-du-Lac paru en 1942 sous la plume de l'abbé Thomas-Marie Charland. L'étude de cette paroisse, commencée par Maurault et continuée par Sulte, reprend vie avec Charland qui inclut dans son étude une mention particulière sur la famille Gill. Charland répète les faits connus sur l'enlèvement dans son livre complémentaire, Histoire des Abénakis d'Odanak, paru en 1964. C'est dans ce livre que nous apprenons, entre autres choses, le nom de la première femme de Joseph-Louis Gill, soit Marie-Jeanne Nanamaghemet. (37)

Avec ces deux livres, l'abbé Charland devient l'autorité dominante sur l'histoire régionale de Saint-François-du-Lac, Odanak, et Pierreville. Dans ce sens, il est le descendant historique de l'abbé Maurault du siècle dernier.

Il n'était pas surprenant, lorsque Gabriel Drouin a publié son Dictionnaire National des Canadiens-Français en 1965, d'y avoir enfin retrouvé la vérité sur l'arrivée de Samuel Gill. Par contre, l'abbé Victor Tremblay, dans ses notes historiques sur la famille, publiées en 1970, reporte l'enlèvement de Samuel «en 1701 dans le village de Gilltown (Vermont)...» et à l'âge de 14 ans. (38)

Nous retrouvons également la vérité dans les notes biographiques sur Ignace Gill et Joseph-Louis Gill, parues dans le Dictionnaire biographique du Canada en 1977 et 1980 respectivement; ces notes proviennent, bien sûr, de l'abbé Charland.

Il est surprenant, en raison de ce qui vient d'être dit, que le Dictionnaire généalogique des familles du Québec, publié par René Jetté en 1983, ne contienne aucune trace de la famille Gill au Québec, au début du 18^e siècle. Rien du tout sur l'arrivée de Samuel Gill et les naissances de ses sept enfants.

Pourquoi? En voulant ne se limiter qu'aux «registres paroissiaux tenus par le clergé catholique entre 1621 et 1730» (39), l'équipe de rédaction ne tenait pas compte des faits de notre histoire, comme les enlèvements, les raids et les incendies, avec le résultat que l'oeuvre ainsi produite est fort incomplète.

À la suite de ces recherches entreprises par les anciens généalogistes, la famille Gill peut être fière de connaître l'histoire de ses aïeux, soit l'arrivée de Samuel Gill en 1697, la participation active de plusieurs membres de la famille au sein de la tribu des Abénakis d'Odanak et leur implantation dans la société québécoise depuis les années 1840.

Est-il possible maintenant de connaître l'histoire de la famille Gill à Salisbury, c'est-à-dire, la situation de John Gill et Samuel Gill, père? Depuis l'époque où le juge Gill avait suggéré à l'abbé Maurault, soit en 1865, d'étudier de près les mentions qui avaient été faites du village de Gill et du caporal Gill, rien n'a été ajouté à nos connaissances sur ce sujet. Quelques questions demeurent encore sans réponses. D'après qui a été nommé ce village de Gilltown, dans le Massachusetts? Y a-t-il un lien entre le caporal Gill et le «Sarg^t Samuel Gill» de Salisbury?

RÉFÉRENCES

Pour les sources citées dans la bibliographie, la référence ne mentionnera que le nom de l'auteur et, si nécessaire, l'année de l'oeuvre en question.

Première partie:

1. Gill, Charles, Le Cap d'Éternité, suivi des Étoiles filantes, Montréal, 1919, Chant IX (Le Cap Éternité), p. 67.
2. Le mot algonkin ici distingue la famille linguistique de la tribu Algonquine du Québec, comme le proposait Jacques Rousseau. Voir: Gérard Malchelosse, «Peuples sauvages de la Nouvelle-France (1600-1670)», Cahier des Dix, Montréal, Tome 28 (1963), p. 64n.
3. Gill, C.-I., 1886, p. 10. Du mot d'origine «Wōbanaki». Cependant: «Eux-mêmes s'appelaient des Etchemins (ceux de la terre de la peau pour les raquettes) lorsque Champlain prit avec eux un premier contact». Voir: Honorius Provost, Les Abénaquis sur la Chaudière, Québec, 1983 (2e édition), p. 1.
4. Provost, Honorius, «Les Abénaquis du Canada et les autorités civiles», (1984), en voie de publication, manuscrit p. 1.
5. Ce débat sémantique se reflète également sur les origines des Abénaquis soit de l'état du Maine ou du Québec; en plus des tribus de ces endroits, cette appellation désigne le dialecte algonkin, le groupe ethnologique des Abénaquis, et l'ancienne confédération des Abénaquis. Pour ma part, j'utiliserai le mot «Abénaquis» dans l'attente d'un consensus.
6. L'historien Solon Colby précisa cette date, dans son livre de 1975, pour la venue des familles de diverses tribus, entre autres, les Sokokis et les Abénaquis à cet endroit. Voir: Day, p. 9. Aussi, le nom Arsigontekw vient de Arsikantek8, voulant dire «endroit vide», étant le nom donné à la rivière St-François, Voir: Gill, C.-I., 1886, p. 13.

7. Plusieurs vieux manuscrits ont pu être épargnés du désastre, notamment deux dictionnaires composés par le père Aubéry, dont un «François-Abénaquis» porte la date du 18 août 1715. Voir: Gill, C.-I., 1886, p. 5. Ces dictionnaires cités appartenaient au père de la Brosse qui se trouvait à Yamaska à ce moment-là; le seul objet véritablement sauvé de l'incendie fut un devant d'autel brodé en laine. Voir: Maurault, p. 282, Charland, 1964, p. 99n et 113n.
8. Day, p. 108. Le village n'était pas rétabli avant 1767 ou 1768.
9. Sulte, p. 108-109; Gill, C.-I., 1887, p. 15-19.
10. Sulte, p. 110: Joseph-Louis signa «Gill» et non pas «Gille», précisa-t-il, lors du décès de son beau-père, Antoine Gamelin dit Château-vieux, le 12 juillet 1769.
11. Charland, 1964, p. 58.
12. Un des premiers fut «Memoirs of Odd Adventures, Strange Deliverances, etc...» paru en 1736 par John Cyles: entre autres retrouvons-nous ceci: «The Indian that takes and will keep a captive is accounted his master and the captive his property till he gives or sell him to another.» Voir: Vaughan and Clark, réds., Puritans among the Indians 1676-1724, 1981, p. 99n.
13. Bergeron, p. 48: Elie et Alexandre signèrent une requête demandant la fondation de la future paroisse de St-Thomas-de-Pierreville, le 4 juillet 1853, le premier fut le frère de Louis Gill, le second de Ignace Gill.
14. Gill, C.-I., 1887, p. 26.
15. Gill, C.-I., 1886, p. 9: L'abbé Eugène Vétromile publia The Abnakis and their History, à New York en 1866, mais il discuta plutôt des Abénaquis de l'Acadie autour de la rivière de Kennebec.
16. Ceci est un résumé des connaissances dites familiales, citées dans: Maurault, p. 57, 345-347, 498 et 539; Sulte, p. 90, 98 et 108; Charland, 1942, p. 104-105; Charland, 1964, p. 59-60.
17. Louis Gill détailla la généalogie de 1715 à 1819 environ, soit le moment où les registres furent détruits, et Maurault avait ajouté ceux de 1820 à 1865. Cependant, quelques dates de mariages citées dans Maurault ont de légères différences avec les registres. Voir ref. 59.

Deuxième partie:

18. Day, p. 7. Aussi, les Français ont lancé la frégate «Abénaquis» au printemps de 1756. Voir: Jacques Mathieu, La Construction navale royale à Québec 1739-1759, (Collection Société historique de Québec, No 23), Québec, 1971, p. 103.
19. Sulte, p. 82.
20. Sulte, p. 79. La période accrue de conflits anglo-abénaquis pour «le territoire des Abénaquis» (l'état actuel du Maine) fut de 1689 à 1724; précisons

que la première prise d'un captif anglais date de 1677 et la dernière de 1760.

21. Sulte, p. 81.
22. Sulte, p. 82.
23. Gill, C.-I., 1887, p. 28.
24. Gill, C.-I., 1889, p. 16-17: «Rosalie» et «Joseph» furent les noms donnés par les pères français à ce couple; les Abénaquis l'appelaient «Olalie» et lui, «Same».
25. Savage, Tome 2, p. 254: notons que ces renseignements ont été publiés dans le volume 8 p. 82 du The New-England Historical and Genealogical Register, en 1854.
26. Gill, C.-I., 1889, p. 8. Cependant, Mlle Baker affirma ceci le 26 septembre 1687, d'après les registres publics de Salisbury.
27. Gill, C.-I., 1889, p. 8.
28. Gill, C.-I. 1889, p. 13.
29. Maurault, p. 539n, et p. 498; Gill, C.-I., 1889, p. 38. Maurault se basait sur le fait «que le corps de Same Gille fut transporté» vers 1765 plutôt que ces cendres, reportant ainsi sa date de décès vers 1758. Le fait qu'il fut inhumé avec l'abbé Aubéry, dans la nouvelle église, nous indique que Same fut estimé de son vivant; mais chose curieuse, nous savons très peu sur la raison pour laquelle on lui accorda cet honneur. Est-ce parce qu'il fut le père du grand chef Joseph-Louis Gill dit Magouaouidombaouit (ou Magwawidōbait)?
30. Son livre de 1897, True Stories of New England Captives: un deuxième livre destiné à ce sujet ne fut jamais publié. Cependant, ses notes sur le cas de Gill étaient conservés par son assistante, Emma L. Coleman, qui les a incorporées dans son livre paru en 1925.
31. Gill, C.-I., 1892, p. 7 (pétition de 1700) et p. 14 (pétition de 1701).
32. Gill, C.-I., 1892, p. 17.
33. Coleman, Tome 1, p. 79.
34. LeJeune, L., Dictionnaire général du Canada, Ottawa, 1931, Tome 1, p. 700-701.
35. Ibid., p. 5.
36. Roy, p. 243.
37. Charland, 1964, p. 144n: ce nom apparaît à titre de marraine lors d'un baptême, le 20 mai 1754.
38. Tremblay, p. 148.
39. Jetté, René, réd., Dictionnaire généalogique des familles du Québec, Montréal, 1983, p.x.

COMMUNIQUÉ DU COMITÉ DES PUBLICATIONS

Aux membres, anciens et nouveaux,

La chronique SERVICE D'ENTRAIDE est ouverte à tous. Elle se veut être, pour chacun, un outil de plus, le rôle de la Société de généalogie de Québec, à ce niveau, étant de permettre un échange de renseignements entre les membres afin d'éviter une duplication de travail de recherche.

En aucun cas, la Société peut-elle répondre à une demande de recherche pour quelqu'un, au niveau de la simple "correspondance". Il est de première importance que le chercheur prenne conscience qu'il lui faut s'accorder une période de "recherches personnelles". Il doit, au sein de sa famille, de sa localité, de son entourage prendre connaissance de tous les documents écrits et de toute la connaissance que peut donner la tradition orale. En d'autres mots, il faut qu'il se renseigne auprès de la parenté, dans les archives de sa famille, de sa municipalité, celle de l'Etat civil de son district, sans oublier de consulter les Répertoires de mariages déjà publiés et de visiter sa bibliothèque municipale et sa Société d'histoire locale. Les secrétariats d'associations civiques ou ethniques de la région pourraient également s'avérer des sources de renseignements intéressantes.

De son côté, la Société fait tout en son pouvoir pour donner des informations concernant les nouveaux ouvrages parus, des adresses des Sociétés de généalogie et des noms de personnes s'offrant à faire de la recherche moyennant rémunération. A la Bibliothèque de la Société, bureau 1246 du Pavillon Casault, Cité universitaire, à Sainte-Foy, le chercheur débutant pourra bénéficier de l'aide de bénévoles disponibles pour le guider lors de ses premières visites. Le novice en généalogie peut également se procurer des tableaux et des fiches et consulter les instruments de recherche préparés pour lui faciliter ses travaux.

Faisant face à une demande toujours croissante, la chronique du Service d'entraide ne peut recevoir plus de deux questions à la fois.

Les réponses aux questions sont toujours attendues avec impatience. D'un autre côté, nous sommes conscients qu'une large part d'échange d'information se fait directement entre les membres. Et c'est très bien ainsi.

A chacun, nos vœux sincères de succès dans sa recherche. ◀

DECÈS DE MONSIEUR JACQUES FOREST

Aux membres de la famille de M. Jacques Forest, aux membres de la Société de généalogie de Lanaudière, plus particulièrement à son Conseil d'administration, nous désirons exprimer nos sincères condoléances à l'occasion du décès de M. Jacques Forest, président d'une société-soeur qui perd un collaborateur dont on appréciera longtemps le dévouement et la compétence.

Le Conseil d'administration

Jacqueline Faucher-Asselin
Jacqueline Faucher-Asselin
présidente

L'ANCÊTRE NICOLAS LEBLOND ET SES ENFANTS

par Denis Leblond

Dans la littérature généalogique, nous trouvons peu d'écrits concernant l'ancêtre Nicolas Leblond. À part quelques notes publiées dans le Bulletin des recherches historiques et quelques recherches manuscrites de quelques descendants de Nicolas, peu de gens se sont intéressés à mieux connaître cet ancêtre dont la descendance est relativement importante de nos jours. Nous trouvons des Leblond surtout dans Bellechasse, Beauce, Rimouski, Trois-Pistoles, Sherbrooke et Québec. Nicolas Leblond est l'ancêtre de la grande majorité des Leblond, LeBlond et Le Blond du Canada et des États-Unis. Je vais donc tenter de mieux faire connaître cet ancêtre et sa famille.

AUTRES ANCÊTRES-SOUCHES

En plus de Nicolas Leblond, époux de Marguerite Leclerc, premier individu portant ce nom en Nouvelle-France, nous retrouvons, dans l'état des recherches actuelles, au moins trois autres ancêtres Leblond qui ont descendance jusqu'à nos jours.

JACQUES LEBLOND dit BELLEGARDE, fils de Jacques et de Marie Roque ou Roger, de Saint Valérien en Beauce, épouse Charlotte Mérand, fille de Pierre et Marthe Périer, à Saint Joachim de Pointe-Claire, le 7 janvier 1761. Ses descendants se sont multipliés dans le comté de Deux-Montagnes et de l'Outaouais au Québec et les régions d'Ottawa et de North-Bay, en Ontario.

ANTOINE LEBLOND, journalier, fils de François et de Marie-Louise Chapelle, de Gênes, épouse Marguerite Giguère, fille de Pierre et Marie Sevin dite Latulippe, à Notre-Dame de Québec, le 25 juillet 1809. Ses descendants vivent actuellement dans les régions de Thetford-Mines, de Plessisville et de Senneterre.

Une autre souche de Leblond origine d'un ancêtre acadien du nom de ROGER CASEY ou QUESSI, natif d'Irlande et marié vers 1668 à Port-Royal à Françoise Poirier, de France, fille de Jean et de Jeanne Chabrat. Vers le milieu du XIXe siècle, certains descendants prennent le surnom Leblond et d'autres adoptent entièrement le patronyme Leblond, laissant de côté le nom Quessy. Ils se sont surtout établis dans les régions de Batiscan, de Saint-Narcisse de Champlain, de Pont-Rouge et de Nicolet.

D'autres ancêtres sont venus s'établir au Québec mais ne semblent pas avoir laissé de descendants qui ont propagé le patronyme jusqu'à nos jours. Parmi ceux-ci, notons les suivants: MICHEL LEBLOND dit LE PICARD, maître-menuisier, qui épouse Anne-Charlotte Leroux, le 25 septembre 1687 à Montréal, CHARLES LEBLOND dit LAFORTUNE, sergent de la compagnie de Raymond, qui épouse Charlotte Gatién, le 16 juin 1749, à Notre-Dame de Québec; FRANÇOIS LEBLOND et Marie Roland qui font baptiser une fille à Château-Richer, le 27 novembre 1664; PIERRE LEBLOND, de Paris, qui épouse Élisabeth Gervais, le 17 avril 1860, à Saint Timothée de Beauharnois.

Un prochain article nous fera mieux connaître tous ces ancêtres ainsi que d'autres Leblond s'étant établis ou n'ayant été que de passage au Québec.

ORIGINES DE NICOLAS LEBLOND

NICOLAS LEBLOND est originaire de la ville de Honfleur, anciennement Honnefleu, évêché et archevêché de Lisieux, en Normandie, aujourd'hui dans le département du Calvados. Toutefois la paroisse d'origine semble faire l'objet de controverse dans la littérature existante. Au XVIIe siècle, il existait quatre paroisses à Honfleur: Sainte-Catherine, Saint-Léonard, Saint-Étienne et Notre-Dame. Le «Vieux registre des confirmations» (2 février 1660 à Château-Richer) et le dictionnaire Jetté le disent originaire de Notre-Dame; le dictionnaire Drouin le dit originaire de Sainte-Catherine. Même le Père Archange Godbout n'a pu clairement identifier sa paroisse d'origine. Lors d'un séjour récent à Honfleur, où j'ai pu consulter les différents registres des quatre paroisses, je n'ai rien trouvé concernant le baptême de Nicolas, celui de ses frères ou soeurs éventuels ou du mariage de ses parents dans les registres de Notre-Dame, de Saint-Étienne et de Saint-Léonard. Malheureusement, les registres de Sainte-Catherine sont inexistantes pour la période approximative de la naissance de Nicolas, bien que cette paroisse existait déjà au milieu du XVe siècle, période au cours de laquelle on a débuté la construction de l'église actuelle. Deux particularités font de cette église, une curiosité: elle est construite en bois, chose rare à l'époque; le clocher est également en bois et est situé en face de l'église. Sa base servait de logement au sonneur. Un collaborateur m'affirme que Nicolas a été baptisé en 1637 à Sainte-Catherine de Honfleur et que ses parents s'étaient mariés également à Sainte-Catherine en 1635; malheureusement, aucun document corroborant ces affirmations n'a pu être retracé actuellement.

Donc, Nicolas Leblond est probablement originaire de la paroisse Sainte-Catherine de Honfleur, fils de Jacques Leblond, bourgeois, et de Françoise de Nollen. Selon les recensements de 1666 et de 1667, il serait né vers 1637.

Plusieurs Normands émigrés au XVIIe siècle sont soit originaires de la région de Honfleur soit partis du port de Honfleur, cette ville même d'où est parti Champlain pour Québec en 1608. André Le Loutre dit Berthelot serait né en 1633 à Sainte-Catherine; Guillaume Le Lièvre de la Rivière-Saint-Sauveur (Saint-Léonard); Nicolas Quentin baptisé à Gonneville-sur-Honfleur en 1633; Martin Guérard baptisé, le 11 septembre 1663, à Saint-Léonard de Honfleur.

PARENTS DE L'ANCÊTRE

Tout ce que nous savons officiellement concernant le père de Nicolas se retrouve inscrit dans le contrat de mariage de ce dernier et de Marguerite Leclerc. Nous y apprenons que Jacques Leblond était bourgeois de la ville de Honfleur et, qu'à cette date (11 septembre 1661), il était décédé car Nicolas est dit «héritier». Aurait-il été inhumé à Sainte-Catherine avant l'année 1659, année où débutent les registres de cette paroisse? Une rumeur veut qu'il soit né en 1609.

En ce qui concerne la mère de Nicolas, les recherches actuelles nous laissent enthousiaste quant à sa filiation. Dans le Dictionnaire de la Noblesse de de la Chesnaye-Desbois, nous trouvons effectivement une Françoise de Nollent, fille de Guillaume et Anne de Bitot. Guillaume était seigneur de Bombanville et de Canappeville et son mariage fut célébré en 1598. Bombanville est un hameau au nord de Caen et Canappeville est une commune légèrement au sud-ouest

de Honfleur. Cette Françoise est l'une des dernières d'une famille de 15 enfants et serait née en 1612. Si cette Françoise était bien la mère de notre ancêtre, nous pourrions facilement remonter sa généalogie jusqu'à Alexandre de Nollent, seigneur de Saint Contest, qui se maria le 3 mars 1408 avec Jeanne d'Aigneaux. Pour éclaircir cette assertion, il faudrait trouver l'un des documents suivants: premièrement l'acte de baptême de Françoise de Nollent possiblement à Canapville; deuxièmement le contrat de mariage de Jacques Leblond et Françoise de Nollen; troisièmement le testament ou l'inventaire au décès de Guillaume de Nollent. De belles recherches en perspective.

ARRIVÉE EN NOUVELLE-FRANCE

Nous ne connaissons pas la date exacte de l'arrivée de Nicolas Leblond en Nouvelle-France, ni s'il y était venu avec ou sans un contrat d'engagement, comme cela était fréquent pendant cette période. Toutefois, on peut affirmer avec certitude qu'il est arrivé avant le 12 février 1655, date à laquelle il recevait une concession de terre sur la côte de Beaupré. Étant fils et héritier de bourgeois, peut-être est-il venu sans contrat d'engagement? Pourquoi est-il venu tenter sa chance ici?

MARIAGE DE NICOLAS LEBLOND ET DE MARGUERITE LECLERC

Nicolas Leblond et Marguerite Leclerc se marient le 13 octobre 1661 au Château-Richer, cérémonie célébrée par l'abbé Thomas Morel y faisant les fonctions curiales. Les témoins sont Claude Guyon et Jacques de Launay. Ce mariage est le troisième à être célébré au Château-Richer après ceux de Jean Boutin et Suzanne Rocheron le 22 septembre et de Jean-Galleran Boucher et Marie Leclerc le 10 octobre et juste avant ceux de Jean Caron et Marguerite Gagnon le 16 novembre et de Noël Simard et Marie-Madeleine Racine le 22 novembre 1661. Est-ce que Marie Leclerc, épouse de Jean-Galleran Boucher, fille de Jonas Leclerc et de Marie Parmentier, de Saint-Rémi de Dieppe, était parente de Marguerite Leclerc, épouse de notre ancêtre? Nous apprenons aussi dans cet acte que des fiançailles eurent lieu et que Nicolas était laboureur. Seul l'abbé Thomas Morel signe cet acte, les autres déclarant ne savoir signer. Cette dernière déclaration étant fautive car Nicolas Leblond a déjà apposé sa signature à deux reprises auparavant: lors du contrat d'achat de sa terre à Sainte-Famille I.O. en 1658 et lors de son contrat de mariage rédigé un mois avant les épousailles.

Les époux avaient d'abord passé un contrat de mariage le 11 septembre 1661 devant le notaire Claude Auber, pratiquant en la côte et seigneurie de Beaupré. Dans ce contrat, il est dit «fils et héritier de Jacques Leblond et de Françoise de Nollen ses pere et mere bourgeois de la ville de Honnefleury» et «demeurant et habitant en Lisle d'Orleans». Marguerite est dite «fille de Jean Leclerc et Perrette Brunel ses pere et mere de St-Remy archeveche de Rouen» et «demeurante en la dicte Isle». Ce contrat est fait dans la maison de Simon Lereau, deuxième voisin à l'est de la terre de Nicolas sur l'Île d'Orléans. Les témoins sont, pour le futur époux, Claude Guyon, Maurice Arrivé, Simon Lereau et Martin Guérard (ce dernier originant de Saint-Léonard de Honfleur), et pour la future épouse, Jacques de Launay, Catherine Besnard son épouse, Jean Leduc et Simon Lereau. Le douaire à la future épouse est de 600 livres et la future épouse apporte à la communauté de biens 300 livres en habits, linges et autres hardes. Nicolas signe avec paraphe tandis que Marguerite met sa marque ordinaire.

QUI ÉTAIT MARGUERITE LECLERC

Comme nous l'avons déjà dit, Marguerite Leclerc est la fille de Jean Leclerc et de Perrette Brunel. Toutefois le Père Archange Godbout, dans Origines des familles canadiennes-françaises, affirme avoir lu «Brunel» au baptême de Marie en 1634, et «Brunet» aux baptêmes de Jean en 1635, de Marguerite en 1640 et de Marie en 1642. Marguerite a été baptisée le 12 février 1640 à Saint-Rémi de Dieppe, archevêché de Rouen en Normandie, aujourd'hui la Seine-Inférieure.

Comme il n'y a pas eu d'immigration féminine en 1660, et qu'entre le 22 août 1661 et le 5 juin 1662, date d'arrivée des premières voiles à Québec, le nom de Marguerite Leclerc est parmi les 20 nouveaux noms à apparaître dans nos archives, nous pouvons presque affirmer qu'elle est arrivée en 1661. Elle est confirmée le 11 février 1669 à Sainte-Famille I.O.

BELLES-SOEURS DE NICOLAS LABLOND

Marguerite Leclerc semble avoir été suivie en Nouvelle-France par deux de ses soeurs. Anne Leclerc épouse Vincent Chrétien vers 1668 à l'île d'Orléans; elle a 36 ans au recensement de 1681. Elle décède le 4 octobre 1716 à l'âge de 62 ans et est inhumée le lendemain à Saint-François I.O. Huit enfants sont issus de cette union: Anne, Vincent, Catherine, Jean, Madeleine, Thomas, François et Jacques.

Il n'est pas encore établi avec certitude que la personne suivante est bien la soeur de Marguerite Leclerc mais il y a certains indices qui le laissent croire. Nous savons qu'il y a une Marie Leclerc, soeur de Marguerite, qui a été baptisée à Saint-Rémi de Dieppe, le 7 février 1642. Dans nos registres, nous retrouvons une Marie Leclerc, d'origine inconnue, qui décède le 12 mai 1681 à Boucherville à l'âge de 38 ans. Elle avait épousé en 1676, à Sorel, Claude Pastorel dit Lafranchise, soldat de la compagnie de Saurel dans le Régiment de Carignan. Deux enfants naissent de cette union: Anne (sage-femme) et Pierre. En confrontant la date du baptême de Marie, soeur de Marguerite, et l'âge au décès de cette Marie Leclerc, on peut penser que l'on a affaire à la même personne. Des recherches à Dieppe pourraient peut-être nous éclairer sur l'avenir de cette soeur, si elle est demeurée en France.

ÉTABLISSEMENT TERRIEN

Nicolas Leblond, en plus d'être laboureur, a été un grand défricheur. Avant de s'établir sur l'île d'Orléans, il avait d'abord reçu une concession de terre sur la côte de Beaupré le 12 février 1655. Cette terre mesurait 2 arpents et 1 1/2 perche de front sur le fleuve et 126 arpents de profondeur, pour une superficie d'environ 270 arpents. Il ne semble pas avoir exploité cette terre car cette dernière passe à Jean Verdon avant mars 1656. Verdon est inhumé le 25 août 1663 au Château-Richer, ne laissant aucune progéniture, et sa terre est remise à la Compagnie de Beaupré. Charles Aubert de la Chenaye reconcède cette même terre à Noël Racine par contrat devant Claude Auber le 12 février 1665. Cette terre est identifiée à la terre no 82 dans les terres de Sainte-Anne-du-Petit-Cap (Raymond Gariépy) et à la terre no 38 dans les terres de la côte de Beaupré (Marcel Trudel).

La Terre sur laquelle s'est définitivement établi l'ancêtre Nicolas Leblond et sur laquelle sont nés tous ses enfants est située dans l'île d'Orléans, dans l'arrière-fief de Charny-Lirec, paroisse de la Sainte-Famille. Elle porte le numéro 145 dans le Terrier du Saint-Laurent et le numéro 24 dans Les Terres de Sainte-Famille (RAPQ) et correspond aux numéros cadastraux actuels 80, 81A, 81, partie de 82 à 88. Elle fut concédée par Charles de Lauzon-Charny à Louis Côté le 2 avril 1656 par-devant le notaire François Badeau. Elle est limitée à ce moment par les concessions de Maurice Arrivé et de François Guyon; elle mesure trois arpents de front sur le fleuve et de profondeur «jusqu'à la route qui coupera de pointe en pointe l'Isle d'Orléans». Louis Côté ne semble pas avoir exploité cette terre car il semble avoir vécu à Beauport jusqu'à son mariage en 1662; peut-être avait-il commencé à défricher?

Nicolas en fait l'acquisition par un contrat passé devant le notaire Jean-Baptiste Peuvret, le 25 mars 1658, pour la somme de 200 livres tournois payable en deux termes dont «la moitié lorsque la Rivière sera navigable en pois» et l'autre moitié «au dernier jour de May de l'année que l'on comptera mil cent cinquante neuf en argent ou Castor». Comme il était de coutume à l'époque, suite à cette transaction, Nicolas était probablement redevable à son seigneur des obligations attachées à la concession initiale. Il a donc dû payer, à chaque jour de la fête Saint-Rémy (octobre), 20 sols tournois de rente foncière pour chaque arpent de front, et 12 deniers de «Cens» également pour chaque arpent de front. Ses voisins sont alors Maurice Arrivé et François Guyon. Cette terre a une superficie de 207 arpents. Les recensements de la Nouvelle-France de 1666 et 1667 situent Nicolas, sa femme et ses enfants à Sainte-Famille, sûrement sur cette terre. En 1667, il aurait 30 arpents de terre en labour, ce qui en fait un homme assez à l'aise à cette époque. De plus, on peut certainement le qualifier de grand défricheur car, pour avoir près de 30 arpents en valeur après 9 ans seulement de propriété, il a fallu qu'il besogne dur. A-t-il eu l'aide d'engagés? Aucun domestique ou engagé n'est mentionné lors de ces recensements. Chose certaine, ses enfants vivants sont beaucoup trop jeunes pour l'avoir aidé.

Après le décès de Nicolas, cette terre est divisée entre les héritiers et, après plusieurs échanges et ventes, la terre revient entièrement à Jean-Baptiste Leblond, fils de Nicolas. En 1725, il y a 60 arpents de terre labou-rable.

LES RECENSEMENTS DE 1666 ET 1667

Le recensement de la Nouvelle-France de 1666, demandé par l'intendant Talon sur ordre de Colbert, s'est effectué entre le début de février et la fin d'août. Pour l'île d'Orléans, il s'est déroulé plus exactement entre le 29 janvier et le 27 février. La population de l'île est de 471 personnes selon Nos Racines et de 452 personnes selon Raymond Létourneau, réparties en 96 ménages. Que nous apprend ce recensement concernant notre famille? Nous y retrouvons Nicolas et sa famille inscrits à deux reprises: ménage 67, Nicolas Leblon 29 ans, habitant, Marguerite LeClerc 24 ans, Marie Leblon 1 an, Anne Leblon 4 ans; ménage 93, Nicolas Leblon 29 ans, habitant, Marguerite Lebel 25 ans, Catherine Leblon 2 ans, Marie-Magdeleine Leblon 10 mois.

Un second recensement est demandé par Talon en 1667 car il y avait eu trop d'erreurs et d'omissions en 1666. Il s'effectue entre la fin d'avril et la

fin d'octobre. À l'île d'Orléans, les recenseurs passent entre le 11 et le 26 août. 426 personnes sont réparties en 89 ménages selon Raymond Létourneau. Le ménage 76 comprend Nicolas Leblond 29 ans, habitant, Marguerite Leclerc 24 ans, Catherine Leblond 3 ans, Madeleine Leblond 2 ans, Nicolas Leblond 5 mois, 4 bestiaux et 30 arpents de terre en valeur.

Vincent Chrétien et Anne Leclerc n'apparaissent pas au recensement de 1666 et seul Vincent Chrétien est inscrit au recensement de 1667, âgé de 26 ans.

FAMILLE DE NICOLAS ET DE MARGUERITE

Nicolas Leblond et Marguerite Leclerc auront dix enfants, tous nés à Sainte-Famille I.O. Les quatre premiers seront baptisés au Château-Richer, la paroisse de Sainte-Famille, bien que fondée en 1661, n'y tiendra des registres qu'en 1666. Les six derniers seront baptisés à Sainte-Famille I.O. Suivent les informations relatives à chacun:

- JEAN : n. 26, b. 27-08-1662 au Château-Richer,
s. 17-09-1662 au Château-Richer.
- JACQUES : n. 14 à I.O., b. 16-09-1663 au Château-Richer,
s. 11-11-1663 au Château-Richer.
- CATHERINE : n. 04 à Sainte-Famille, b. 12-10-1664 au Château-Richer,
s. 01-12-1758 à Trois-Pistoles,
ct de mariage 26-12-1677, reconnaissance notaire Basset
07-03-1678,
m. 10-01-1678 à Sainte-Famille, à Jean RIOU,
8 enfants: Nicolas, Jean, Antoine, Jean-Baptiste, Vincent,
Catherine, Pierre, Marie-Madeleine.
- MARIE-MADELEINE: n. 17 à Sainte-Famille, b. 19-12-1665 au Château-Richer,
d. 04, s. 06-02-1722 à Saint-Vallier,
ct de mariage notaire Vachon 17-11-1686,
m. 18-11-1686 à Sainte-Famille, à Nicolas ROY,
10 enfants: Angélique, Étienne, Alexis, Marie-Madeleine,
Anne, Geneviève, Anonyme, Nicolas, Nicolas, François.
- NICOLAS : n. 15, b. 16-03-1667 à Sainte-Famille,
s. 26-08-1734 à Sainte-Famille,
ct de mariage notaire Étienne Jacob 17-02-1696,
m. 27-02-1696 à Sainte Famille, à Louise BAUCHER,
5 enfants: Marie, Marie-Madeleine, Nicolas, Geneviève,
Jean-Baptiste.
- JEAN-BAPTISTE : n. 31-12-1668, b. 01-01-1669 à Sainte-Famille,
d. probablement en 1669 ou 1670.
- JEAN-BAPTISTE : n. 13, b. 13-12-1670 à Sainte-Famille,
s. 19-04-1719 à Sainte-Famille,
1^{er} ct de mariage notaire Étienne Jacob 05-04-1702,
1^{er} m. 08-05-1702 à Sainte-Famille, à Cécile ROCHERON,
sans postérité;
2^{ème} ct de mariage notaire Étienne Jacob 06-06-1703,
2^{ème} m. 25-06-1703 à Sainte-Famille, à Thérèse LETOURNEAU,
5 enfants: Marie-Thérèse, Dorothee, Agnès, Dorothee, Marie-
Joseph;

- 3' ct de mariage notaire Chambalon 19-08-1711,
3' m. 30-08-1711 à Saint-François, à Marguerite AMAURY,
4 enfants: Jean, Jean-Baptiste, Jacques, Marguerite.
- JOSEPH : n. 18, b. 29-10-1672 à Sainte-Famille,
s. 07-10-1757 à Sainte-Famille,
ct de mariage notaire Étienne Jacob 05-10-1706,
m. 03-11-1706 à Sainte-Famille, à Catherine DROUIN,
2 enfants: Michel, Joseph-Marie.
- MARIE : b. 03-05-1674 à Sainte-Famille,
d. 25, s. 26-09-1729 à Saint-François,
ct de mariage notaire Étienne Jacob 23-10-1691,
m. 12-11-1691 à Sainte-Famille, à Pierre MARTINEAU,
13 enfants: Marguerite, Germain, Augustin dit Pierre,
Jean-Baptiste, Marie-Madeleine, Marie-Joséphé,
Charles-François, Claude, Véronique, Joseph, Marie-
Joséphé, Marguerite, Joseph.
- MARTIN : n. 29, b. 30-11-1676 à Sainte-Famille,
s. 29-09-1760 à Saint-Vallier,
ct de mariage notaire Chambalon 14-11-1704,
m. 24-11-1704 à Beaumont, à Anne-Françoise BISSONNET,
8 enfants: Marie-Anne, Marguerite, Martin, Jacques, Louis,
Joseph, Marie-Charlotte, Marie-Anne.

Certaines publications ont donné, par erreur, deux autres enfants à notre couple. Tanguay et Drouin font de Marguerite Leblond, mariée en 1700 à Pierre DuPaul, la fille de Nicolas. Cette Marguerite Leblond est mentionnée dans le contrat de mariage de son fils Augustin Dupaul et de Marie-Ursule Bouvier fait par le notaire Dubreuil le 3 février 1724 à Québec, sans plus de précision. Son nom apparaît également dans l'acte de mariage de son fils Augustin Dupaul, de Kamouraska, et de Marie-Ursule Bouvier, de Saint-Augustin, le 9 février 1724. À mon avis, cette Marguerite ne peut être la fille de notre ancêtre car il n'est fait aucune mention d'une Marguerite dans l'acte de tutelle du 15 novembre 1678 ni dans l'inventaire de ses biens du 23 février 1679. Qui était cette Marguerite Leblond?

Les mêmes auteurs font encore erreur en donnant à notre couple un Jean Leblond, époux d'Élisabeth Vallée. Ce couple fait baptiser une fille «Marie-Anne Leblond» le 24 décembre 1691 à Notre-Dame de Québec. Dans le registre, il est bien écrit Leblond, mais les parents sont en réalité Jean-Joseph Belon et Élisabeth Vallée mariés à Québec le 22 mai 1692. Ce Jean-Joseph était sergent et appartenait à la compagnie de monsieur de Varennes. Par ses exploits, il mérita que Frontenac fit son éloge à maintes reprises.

PRÉSENCES PUBLIQUES

Nicolas Leblond et Marguerite Leclerc ont fait peu parler d'eux dans les documents qui nous sont parvenus. Leurs noms apparaissent à quelques reprises dans les registres paroissiaux ou dans les actes notariés.

En plus des documents déjà mentionnés auparavant, Nicolas Leblond est parrain de sa nièce Anne Chrétien, fille de Vincent Chrétien et de Anne Leclerc, baptisée le 30 mai 1669 à Sainte-Famille I.O. Il est présent au mariage de René

Cochon et d'Anne Langlois le 10 novembre 1670 également à Sainte-Famille I.O.

Marguerite Leclerc est marraine au moins à six reprises: de Marguerite Guyon, fille de Claude et Catherine Collin, le 16 février 1662 au Château-Richer; de Catherine de Launay, fille de Jacques et Catherine Bénéard, le 3 janvier 1665 au Château-Richer; de Pierre Allaire, fils de Jean et Perrine Therrien, le 6 octobre 1669 à Sainte-Famille; de son neveu Vincent Chrétien, fils de Vincent et Anne Leclerc, le 9 février 1671 à Sainte-Famille; de son petit-fils Jean-Baptiste Riou, fils de Jean et Catherine Leblond, le 11 juillet 1687 à Saint-François I.O.; de sa petite-fille Marguerite Martineau, fille de Pierre et Marie Leblond, le 2 mars 1693 à Sainte-Famille.

On relève une dernière fois le nom de Marguerite Leclerc, dans nos archives, au mariage de son fils Joseph Leblond avec Catherine Drouin le 3 novembre 1706 à Sainte-Famille. Il est alors stipulé qu'elle était décédée.

VIE ÉCOURTÉE

Nicolas Leblond décède à l'«Hostel Dieu de Québec en l'année 1677 environ au commencement du mois de septembre de la Mesme année»; cette précision nous vient de l'inventaire des biens de Nicolas Leblond et de Marguerite Leclerc fait, le 23 février 1679, par le notaire Vachon. L'acte de sépulture demeure introuvable dans les registres de Sainte-Famille, de Notre-Dame de Québec ou dans ceux de l'Hôtel-Dieu de Québec. Né vers 1637, il avait donc environ 40 ans lors de son décès; étant décédé à l'Hôtel-Dieu, est-il décédé d'une maladie à évolution rapide ou par accident? Nous ne le saurons probablement jamais.

INVENTAIRE DE SES BIENS

Le contrat d'inventaire dressé par le notaire Vachon, le 23 février 1679, est quelque peu détérioré ce qui en rend la lecture difficile. Il nous apporte tout de même des précisions intéressantes au sujet des enfants mineurs, des ustensiles de cuisine, des meubles, des instruments aratoires, des bâtiments, des réserves de céréales, des animaux et des titres de possession.

Nous retrouvons donc dans la maison de Nicolas Leblond ce jour-là: le notaire Paul Vachon, Étienne Jacob, huissier, assisté de Jacques Perrot dit Vildaigre et de Louis Houde, Jean Rabouin (deuxième époux de Marguerite Leclerc), Marguerite Leclerc, tutrice de ses enfants mineurs, David Asselin, subrogé tuteur, et les témoins Robas Constant (?) et Nicolas Métru. Ce texte nous permet également de connaître les enfants vivants, ces derniers étant tous présents: Catherine âgée d'environ 15 ans, femme de Jean Riou, Madeleine âgée d'environ 13 ans, Nicolas âgé d'environ 12 ans, Jean-Baptiste âgé d'environ 9 ans, Joseph âgé de 6 ans, Marie âgée d'environ 4 ans et Martin âgé d'environ 2 ans.

Voici une liste incomplète des objets retrouvés. Dans la maison: crémaillère, marmite, chaudière, gril, poêlons, deux fusils, couvertes, faux, faucilles, coffre, tasses; dans le grenier: 25 minots de blé, 5 de pois verts ou blancs, 4 de seigle, 3 de blé d'Inde, 6 de farine; dans la grange: 2 minots de pois, 15 de blé, une paire de roues neuves, un canot d'écorce, une charette, une traîne à boeuf; bâtiments: une vieille maison, un vieux hangar et une vieille étable. Sur la concession, on retrouve 28 arpents de terre en valeur.

Cet inventaire nous fait aussi connaître l'existence de certains titres et contrats, dont deux demeurent introuvés: le titre de concession de Charles de Lauzon-Charny à Louis Côté le 2 avril 1656 (Badeau); le contrat d'acquisition de la concession par Nicolas Leblond le 25 mars 1658 (Peuvret); le contrat de mariage de Nicolas Leblond et de Marguerite Leclerc le 11 septembre 1661 (Auber); le procès-verbal de l'arpentage de la concession le 25 juin 1662 (Jean Guyon Du Buisson); l'acte de tutelle dans lequel Marguerite Leclerc est élue tutrice et David Asselin subrogé tuteur des enfants mineurs en date du 15 novembre 1678 (Étienne Jacob).

SECONDES NOCES DE MARGUERITE LECLERC

Avec tant de jeunes enfants à élever Marguerite ne tarde pas à se remarier, ce qui est effectivement fait le 8 septembre 1678 à Sainte-Famille I.O. L'époux est Jean Rabouin, veuf de Marguerite Ardion décédée après le 26 septembre 1677, établi à Saint-Pierre I.O. Il est le père de 8 enfants issus de son premier mariage, âgés de moins de 1 an à 14 ans. Quelques jours plus tard, le 7 octobre, leur contrat de mariage est écrit par le notaire Gilles Rageot. Voici la liste des enfants possiblement réunis sous le même toit à ce moment:

Enfants Leblond: Marie-Madeleine 12 ans, Nicolas 11 ans, Jean-Baptiste 7 ans, Joseph 6 ans, Marie 4 ans et Martin 1 an et 10 mois;

Enfants Rabouin: Marie 14 ans, Suzanne 12 ans, Marguerite 11 ans, Élisabeth 9 ans, Anne 7 ans, Marie-Madeleine 5 ans, Jacques 2 ans et 11 mois et Marie-Angélique qui a moins de 1 an, cette dernière étant peut-être déjà décédée.

La famille ne tardera pas à s'agrandir de nouveau car trois autres enfants naîtront de leur union: Marguerite née le 19, baptisée le 20 novembre 1679 à Sainte-Famille qui épousera Noël Leroy le 27 avril 1700 à Sainte-Famille; Jean-Baptiste né le 6, baptisé le 28 octobre 1681 à Saint-Pierre et inhumé le 26 octobre 1698 à Sainte-Famille; Jeanne née le 31 décembre 1683, baptisée le 9 janvier 1684 à Saint-Pierre et mariée à Étienne Corriveau le 26 novembre 1703 à Sainte-Famille.

Le recensement de 1681 nous montre notre couple sur l'île d'Orléans (ménage 58) et dénombre six enfants Rabouin. Trois de ceux-ci sont en réalité des enfants Leblond. Les voici: Madeleine Rabouin (sic Leblond) 14 ans, Marie Rabouin (sic Élisabeth?) 10 ans, Marie Rabouin (sic Leblond) 7 ans, Martin Rabouin (sic Leblond) 6 ans, Anne Rabouin 9 ans, Marguerite Rabouin 2 ans. Jean Rabouin est habitant et est âgé de 45 ans. Marguerite Leclerc a 38 ans. Ils possèdent un fusil, 5 bêtes à cornes et ont 5 arpents en valeur. Demeuraient-ils, à ce moment, sur la terre de Jean Rabouin à Saint-Pierre?

Catherine Leblond, 18 ans, a été recensée avec son époux Jean Riou, 30 ans, habitant, et leur fils Nicolas Riou, 1 an (ménage 185). Marie Rabouin, l'aînée, a 17 ans et se retrouve au ménage 71 avec son mari François Paris, 20 ans, cordonnier. Suzanne Rabouin, 15 ans, est servante chez le notaire Romain Becquet (ménage 23). Aucune trace de la première Marguerite Rabouin alors âgée de 13 ou 14 ans.

DÉCÈS DE MARGUERITE LECLERC

Marguerite Leclerc va s'éteindre à Sainte-Famille I.O., âgée de 64 ans, après une vie bien remplie. Sa sépulture a lieu le 24 janvier 1705 et les témoins sont Jacques Asselin et Jacques Bilodeau. François Lamy, curé de Sainte-Famille, préside à l'inhumation. Elle laisse derrière elle la semence qui produira, avec les années, de nombreux descendants.

Jean Rabouin, devenu veuf une seconde fois, se marie en troisièmes noces le 6 juillet 1706, à Saint-Jean I.O., avec Marie Mineau, veuve de Jean Morier. Un autre enfant Rabouin, Nicolas, naîtra et sera baptisé le 5 juin 1708 à Québec et sera inhumé le 6 septembre 1709 également à Québec.

HOMMAGES BIEN MÉRITÉS

NICOLAS LEBLOND et MARGUERITE LECLERC, venus très tôt dans la période de colonisation de la Nouvelle-France, peuvent être considérés, à juste titre, comme des pionniers. Ils ont laissé peu de traces flamboyantes mais ils sont les ancêtres d'une grande famille canadienne-française qui, elle aussi, n'a jamais été trop célèbre. L'étude de cette famille n'en est qu'à ses débuts et plusieurs trouvailles à venir viendront grandir l'admiration que nous devons à ces valeureux ancêtres.

BIBLIOGRAPHIE

1. Archives du Monastère de l'Hôtel-Dieu de Québec, Terrier des anciens titres, p. 136-137.
2. BRH-1941, Vol. XLVII, no 5, Extrait du vieux registre des confirmations, p. 139-146.
3. BRH-1927, Vol. XXXIII, no 11, La plus ancienne souche des Leblond, p. 688-691.
4. BRH-1941, Vol. XLVII, no 4, Les filles venues au Canada de 1658 à 1661, p. 111-112.
5. BRH-1943. Vol. XLIX, no 1, Nicolas et Jean-Baptiste Leblond, p. 20.
6. Aubert de la Chesnaye, François-Alexandre, Dictionnaire de la Noblesse, 3^e édition, Schlesinger, Paris, 1863-1876, tome 15, p. 39-42.
7. Gariépy, Raymond, Les seigneuries de Beaupré et de l'Île d'Orléans, dans leurs débuts, La Société historique de Québec, Québec, 1974, p. 138-139.
8. Gaulier, Abbé A.P., Revue historique sur l'émigration percheronne et normande au Canada, pendant le 17^e siècle, s. ée. 1898, Orne.
9. Godbout, Archange, Origine des familles canadiennes-françaises, Desclée, De Brouwer et Cie, Lille, 1925, p. 37-38, 69, 96-97.
10. Institut généalogique Drouin, Dictionnaire national des canadiens-français 1608-1760, édition révisée 1977, Ottawa, 1977.
11. Jetté, René, Dictionnaire généalogique des familles du Québec, Les Presses de l'Université de Montréal, Montréal, 1983.
12. Lacoursière, Jacques et Hélène-Andrée Bizier, Nos Racines, l'histoire vivante des Québécois, Les Éditions T.L.M. Inc., Montréal, 1983, Vol. 2, p. 190-191.

13. Lafontaine, André, Le premier recensement de la Nouvelle-France en 1666, Société Généalogique des Cantons de l'Est, Sherbrooke, p. 75, 80.
14. Létourneau, Raymond, Sainte-Famille, l'aînée de l'Île d'Orléans, Ottawa, 1984, p. 107.
15. Office du Tourisme de Honfleur, Honfleur, Imprimerie Marie, Honfleur, 1984, p. 3, 18-22.
16. Programme de recherche en démographie historique, Répertoire des actes de baptême, mariage et sépulture et des recensements du Québec ancien, Les Presses de l'Université de Montréal, Montréal, 1980-1983.
17. Rapport de l'archiviste de la Province de Québec, 1949-1951, Les terres de Sainte-Famille I.O., Imprimeur de Sa Majesté la Reine, p. 149-260.
18. Roy, Pierre-Georges, Inventaire des concessions en fief et seigneurie, Fois et Hommages et Aveux et dénombrements conservés aux Archives de la Province de Québec, L'Éclaireur, Beauceville, 1927, tome I, p. 90-91.
19. Sulte, Benjamin, Histoire des canadiens-français 1608-1880, Wilson et Cie, Montréal, 1882-1884, tome IV, p. 52-63, 64-78, tome V, p. 72, 85, 87-88.
20. Tanguay, Abbé Cyprien, Dictionnaire généalogique des familles canadiennes, Éditions Élysée, 1975.
21. Trudel, Marcel, Le Terrier du Saint-Laurent en 1663, Éditions de l'Université d'Ottawa, Ottawa, 1973, p. 19, 58.
22. Registres des paroisses Notre-Dame, Saint-Étienne, Saint-Léonard et Sainte-Catherine de Honfleur, Calvados, France.
23. Registres des paroisses de Château-Richer, Notre-Dame de Québec, Saint-François I.O., Saint-Jean I.O., Sainte-Famille I.O.
24. Greffe des notaires Claude Auber, François Badeau, Bénigne Basset, Louis Chambalon, Étienne Jacob, Jean-Baptiste Peuvret, Gilles Rageot, Paul Vachon. ◀

* * * * *

▶ LES FILION LANCENT LEUR JOURNAL

La corporation Les Descendants de Michel Feulion et de Louise Le Bercier Inc. annonce la parution du premier numéro de son bulletin de liaison trimestriel, La Feuillée.

Cette corporation vise à regrouper les familles Bercier et Filion et le bulletin sera envoyé gratuitement à tous les membres de l'association de famille. Les personnes, organismes et bibliothèques désireuses de s'y abonner pourront le faire au coût de 10\$ par année. Pour tout renseignement écrire à la Corporation, Case postale 64, Chambly (Québec) J3L 4B1 ou téléphoner au (514) 447-1753.

NOUVEAUX MEMBRES

- 1638 - GAGNÉ, Yolande-Lynda, 102 Route 381, FERLAND QC 60V 1H0
- 1639 - PECLÉ, Jacqueline Dion, 68 rue Principale-s., L'ANNONCIATION QC JOT 1T0
- 1640 - MARCHAND, Yves, 2380 rue Chapleau, SILLERY QC GIT 1M3
- 1641 - CANTIN, Madeleine Paquet, 199, rue Notre-Dame-ouest, RIMOUSKI QC G5L 4M6
- 1642 - FRÉCHETTE, Louis-Philippe, 146, rue St-Antoine, LEVIS QC G6V 5Y8
- 1643 - LARRIVÉE, Francis, 416, Renouf, TROIS-PISTOLES QC GOL 4K0
- 1644 - CHENARD, Hélène, 136, St-Paul, C.P. 186, BIC QC GOL 1B0
- 1645 - CUIILLERIER, Jean-Charles, 1080, av. Belvedere, SILLERY QC G1S 3G3
- 1646 - MATTEAU, Rita Bourque, 1370, 6e Avenue, GRAND-MÈRE QC G9T 2J6
- 1647 - KOENIG, Clémence, 27 rue Louis-Philippe-Ruel, LAUZON QC G6V 1Z5
- 1648 - BOUDREAU, Colette, 109, rue Commerciale, C.P. 46, SAINT-HENRI QC GOR 3E0
- 1649 - BÉRUBÉ, Yves, 4-1248, av. St-Léandre, QUÉBEC QC G1P 1E2
- 1650 - BLAIS, Germaine, o.s.u., 784, rue des Ursulines, TROIS-RIVIÈRES QC G9A 5B5
- 1651 - OUELLETTE, Laurier, 274, rue Rocheleau, CAP-DE-LA-MADELEINE QC G8T 5B1
- 1652 - TREMBLAY, Anne, 4-1248, rue St-Léandre, QUÉBEC QC G1P 1E2
- 1653 - BARBEAU, Gilles, 4226, Place Bourg Royal, CAP-ROUGE QC G1V 3E1
- 1654 - DUMONT, Pauline, 26, rue St-Ferdinand, LEVIS QC G6V 6B7
- 1655 - DUPAL, Thérèse P., 209, rue des Saules, RIMOUSKI QC G5L 7A5
- 1656 - DORVAL, Guy, 2394, rue Power, SILLERY QC GIT 1N9
- 1657 - LAROCHELLE, Suzanne, 230-3620, rue des Compagnons, SAINTE-FOY QC G1X 3Z5
- 1658 - BRASSARD, Edmond-Louis, 2471, av. Dollard, LONGUEUIL QC J4L 2P4
- 1659 - MICHAUD, Ginette, SAINT-HUBERT-LAMY, comté Rivière-du-Loup QC GOL 1R0
- 1660 - GAUDREAU, Joseph, C.P. 283, LA POCATIÈRE QC GOR 1Z0
- 1661 - BOURASSA, Yves, C.P. 354, THETFORD-MINES QC G6G 5T1
- 1662 - GAGNON, Lucile P., 302-250, boul. St-Cyrille est, QUÉBEC QC G1R 2B4
- 1663 - COULOMBE, Fernand, 207-250, boul. St-Cyrille est, QUÉBEC QC G1R 2B4
- 1664 - DEROME, Germaine, 17, rue St-Christophe, PONT-ROUGE QC GOA 2X0
- 1665 - TESSIER, Herald N. 15164, Fraser HWY, SURREY BC V3R 3P1
- 1666 - THIBAUT, Marguerite B. 104-3475, Chemin St-Louis, SAINTE-FOY QC G1W 1S1
- 1667 - CARON, Jean-François, C.P. 115, SAINTE-CLAIRE (Dorchester) QC GOR 2V0
- 1668 - REID, Lise, 84, rue Stanton, CHATEAUGUAY QC J6J 5A7
- 1669 - MICHAUD, Jacqueline, 197, rue Lafontaine, RIVIÈRE-DU-LOUP QC G5R 3A6
- 1670 - HARNOIS, Florianne, 2011, Route 158, SAINT-THOMAS (Joliette) QC JOX 3L0
- 1671 - LEFRANCOIS, Lucien, 2040, rue Cartier, SAINT-HYACINTHE QC J2S 1K2

MEMBRES À VIE

- 1061 - GRENIER, Roland, 2-751, rue Norvège, SAINTE-FOY QC G1X 3G6
- 0571 - BEAUDOIN, René, 1-10, rue Morin - C.P. 73, CAP-DE-LA-MADELEINE QC G8T 8N4
- 0831 - DUMAIS, Michel, 146, rang 5 ouest, MONT-CARMEL QC GOL 1W0
- 0255 - BRETON, André, 382, rue Dolbeau, QUÉBEC QC G1S 2R3

ABONNEMENT

North York Public Library, Canadiana Dept, 35 Fairview Mall DR, NORTH YORK, Ont M2J 4S4

DONS À LA SOCIÉTÉ

HOUDET, Cora 5\$; LACOMBE, Daniel 5\$; PONTBRIAND, Benoît 70\$; Anonyme 21\$.

GÉNÉATIQUE

▷ GÉNÉMATIQUE DEVIENT GÉNÉATIQUE

Une consultation auprès de l'Office de la langue française nous amène à utiliser dorénavant le mot GÉNÉATIQUE. Nous reproduisons l'analyse qu'en fait monsieur Gilles Leclerc, terminologue.

«L'introduction de l'informatique dans la généalogie constitue un indéniable progrès.

Le mot-valise «génématique» que vous vous proposez d'utiliser pour rendre compte de pareille nouveauté professionnelle est, en soi, parfaitement bien formé, puisqu'il respecte la règle de l'usage aujourd'hui très répandu, de prendre la partie initiale du premier mot et la partie finale du dernier, et d'en faire, par contraction, un nouveau mot qui acquiert alors un sens différent de ceux des mots dont il a été tiré. Les exemples de ce type de formation lexicale sont légion, bien qu'ils ne soient pas tous, et de loin, toujours très heureux.

Toutefois, nous pensons devoir apporter la restriction suivante. Le radical «géné» que l'on trouve dans plusieurs mots français attestés, par exemple: géné-tique, géné-sique, géné-ticien, géné-pistase, géné-rique et genè-se, déclenche, dans l'esprit de l'auditeur ou du lecteur, l'idée de «naissance», d'«enfantement», et non celle de «filiation biologique» ou celle du «tableau de filiation d'une famille», de sorte que le sens du néologisme «génématique» risque de ne pas être immédiatement perçu par les profanes.

Aussi nous paraîtrait-il plus approprié, pour éviter toute ambiguïté, de conserver intégralement le radical «généa» et de lui accoler le suffixe plus simple et dépouillé «tique», et de parler de «généatique» pour nommer la mise de l'informatique au service de la science qui a pour objet la recherche de l'origine et de la filiation des familles. Le deuxième élément de «généatique» soit «matique» pourrait lui-même être tout normalement réduit à «tique», puisque, dans l'esprit de tous nos contemporains, pareille finale de mot fait indéniablement penser à l'informatique et à toutes les sciences et techniques qui l'ont domestiquée à leur avantage et profit, telles «bureautique», «robotique» et «novotique», etc.).

Nos sincères remerciements à monsieur Gilles Leclerc. ◁

▷ QUELQUES RÉFÉRENCES UTILES

par Guy Fréchet

La constitution de banques de données pour des informations d'ordre historique ou généalogique n'est pas encore très généralisée mais il existe déjà de nombreuses banques de références bibliographiques sur ces mêmes sujets. C'est un début bien sûr et pourquoi ne pas commencer par là? Pour le bénéfice de tous ceux qui seraient intéressés à consulter directement quelques articles, pour la plupart récents, sur l'informatique appliquée à la généalogie, voici une liste que nous avons obtenue au début du mois de mars au service de télé-référence de la bibliothèque de l'Université Laval.

- Légaré, Jacques, Lavoie, Yolande et Charbonneau, Hubert, «The Early Canadian Population: Problems in Automatic Record Linkage», Canadian Historical Review, 53, 4, 1972, pp. 427-442; (voir les travaux de Charbonneau et Légaré dans le cadre du Programme de recherche en démographie historique, Université de Montréal).
- Leith, J. Douglas, «Family Roots: Put a Computer on your Family Tree», Creative Computing, 10, 5, mai 1984, pp. 102-108; voir également à ce sujet l'article de H. Massé dans L'Ancêtre de décembre 1984.
- Merrill, S. W., «Tracing your Own Roots» (Genealogy Program), Byte, 4, 10, oct. 1979, pp. 22-46.
- Merry, B., «Climbing the Family Tree» (Genealogy Program), Practical Computing (Angleterre), 4, 11, nov. 1981, pp. 77-79.
- Mitchell, E., «Searching Techniques, II, Data Structures», Creative Computing, 8, 10, oct. 1982, pp. 210-224.
- Parker, Rita, «Computing your Family Tree», Personal Computing, 7, 1, janv. 1983, pp. 112-118.
- Parody, Ria, «Link to the Past», Desktop Computer, 2, 5, mai 1982, pp. 22-23.
- Rae, J., «Tracing your Family Tree», Personal Software, 2, 4, avril 1984, pp. 90-91.
- Savoie, Donat et Jacques, Madeleine, «Problèmes posés par le nombre restreint de patronymes dans le traitement des généalogies», Recherches sociographiques, 13, 1, P.U.L., 1972, pp. 139-147.
- Seaberg, R., «All in the Family Tree», Rainbow, 3, 7, fév. 1984, pp. 78-84.
- Skolnick, Mark L., Bean, Lee L., Dintelman, Sue M. et Mimeau, Géraldine, «A Computerized Family History Database System», Sociology and Social Research, 63, 3, 1979, pp. 502-523.
- Staples, James C., «Use of the Computer by the Family Historian: an Application to Genealogical Data», New England Historical and Genealogical Register, 133, juil. 1979, pp. 194-210.
- Wrege, Rachael, «The Human Roll Call: the Mormon Church's Database», Popular Computing, 2, 2, déc. 1982, pp. 48-55.
- Zacks, Nancy, «Database Managers Come Home», Popular Computing, 3, 8, juin 1984, pp. 117-122.

La plupart des revues mentionnées sont disponibles dans les bibliothèques publiques. Il peut y avoir quelques exceptions mais il y a presque toujours moyen d'obtenir l'article désiré grâce aux services de prêts inter-bibliothèques disponibles dans la majorité des bibliothèques d'importance. Les propriétaires de micro-ordinateurs qui sont abonnés à une revue spécifique à leur propre marque trouveront également, à l'occasion, des articles portant sur des expériences de compilation de données généalogiques. N'hésitez pas à nous communiquer les titres d'articles intéressants que vous pourriez y trouver. ◀

SERVICE D'ENTRAIDE

COLLABORATION

C 52 Lors d'un voyage d'études généalogiques au Québec, j'ai relevé deux Auguste LAROUCHE. L'un aurait épousé Rose Ouellet et leur premier né est inscrit à St-Roch des Aulnaies en 1889, le quatrième en 1892. L'autre aurait épousé Marie MARTIN et leur premier né en 1891 est M.-Emilie (M. 19 fév. 1912, St-Roch, avec Rodrigue LEVÊQUE) Pourrait-on me renseigner sur le lieu et la date de leurs mariages et celui de leurs parents? J'ai trouvé dans un répertoire du Château-Richer une Mélanie LAROUCHE, fille de Auguste et Joséphine SINGELAIS, qui a épousé Henri FOURNIER le 9 juin 1942. Si possible des renseignements sur les parents de cet Auguste LAROUCHE et Joséphine SINGELAIS. Gérard J. Gauthier, 140 Wildwood Drive, Granville, Ohio 43023 USA.

C 53 BERTRAND - DALPÉ dit PARISEAU - PATRY - SAUVÉ dit LAPLANTE
J'ai recueilli une centaine de documents divers et ai compilé plus de 8000 mariages reliés aux pionniers suivants:

1697 Montréal	-Jean BERTRAND et Charlotte BRAR
1674 "	-Jean DALPÉ/PARISEAU et Renée LORION
1675 Québec	-André PATRY et Henriette CARTOIS
1696 Lachine	-Pierre SAUVÉ/LAPLANTE et Renée MICHEL/LEFEBVRE.

Il me manque quelques mariages, liens essentiels à des centaines d'autres "en suspens". Avant publication, je sollicite l'aide de ceux et celles qui portent ces patronymes ou leur sont apparentés. Fournirais fruits de mes recherches aux correspondants. Jacques Bertrand, 8878 Berri, Montréal H2M 1P6 tél.: (514) 382-3418.

C 54 LEFEBVRE - Je voudrais savoir s'il existe au Québec des LEFEBVRE d'origine normande. En France ce nom est très courant en Normandie et dans le Nord-Pas-de-Calais. Je détiens les photocopies des actes de naissance surtout de mes ancêtres, jusqu'au 16^e siècle. Le berceau de la famille est St-Pierre-en-Port, canton de Valmont, arrondissement du Havre. Tous étaient laboureurs mais certains collatéraux étaient marins - toiliers. Je propose aux homonymes canadiens qui sont déjà en possession des actes de leurs ancêtres nés au Canada de leur fournir copie des actes en ma possession. (Origine: Pays de Caux - canton de Valmont - département Seine Maritime). Pierre Lefebvre, 16 rue Gay-Tussac, 02300 CHAUNY France.

RÉPONSES

De Léonidas Bélanger (120) et Marguerite Dubé (1341) à Solange Pelletier (1595)

R: 786 Les parents de Michel LABRIE sont Michel LABRIE et Cécile PELLETIER (M. 7-02-1842 St-Patrice de Rivière-du-Loup) et ceux de Desange SOUCY sont Alexandre SOUCY et Euphrosine CHASSÉ (M. 25-06-1811 à St-André).

R: 787 Les parents de Michel LABRIE sont Charles LABRIE et Dosithée DESLAURIERS (M. 12-10-1767 Kamouraska). Il a épousé Cécile PELLETIER le 4-02-1807 à St-Louis de Kamouraska, fille de Hipolythe PELLETIER et Marie-Anne BELANGER (M. 07-02-1780 Rivière-Ouelle).

De Jean-Marie Laliberté (61) à H. Baty (1339)

R. 788 D'après mes recherches, ce serait René alias Charles TOUCHETTE (Guillaume et Jeanne RICHARD) France, et Marie CAILLÉ-JASMIN (Aubin et Louise VICTOR) (m. 19-06-1746, St-Laurent, Mt1) C. notaire Simonnet 12-06-1746.

R. 789 Jean-Louis LALOUETTE-LEBEAU (Jos et Apollonie MERCIER-LAJOIE) et M. Anne VAILLANT (Ls-Moyse et M.-des Anges PICHAY) m. 09-10-1810 à l'Assomption.

De Albert Lamontagne (692), J.-M. Laliberté (61), André Dubois (1217), Léonidas Bélanger (120) à Rolland Dallaire (1282)

R. 790 Julie DION mariée à Joseph BERGERON, à St-Antoine-de-Tilly le 17-02-1786 est la fille de Jean-Bte DION marié à Neuville le 14-11-1786 à Félicitée MATTE. Vous trouverez cette lignée ascendante de DION (GUYON) au recueil de généalogie des comtés de Montmagny par le Fr Eloi-Gérard, tome V, pp. 81-83 par les familles 1-2, 2-5, 5-13, 13-26, 26-40 et continuant au répertoire des mariages de St-Antoine-de-Tilly, de Lotbinière.

R. 791 Marie-Louise LAROCHELLE (Gautran), mariée à Isafe BERGERON à St-Roch de Québec, le 29-04-1857, est la fille de Jean-Bte LAROCHELLE (Jean au répertoire, lequel est mariée à Notre-Dame de Québec le 14-01-1817 à M.-Angélique LEGRIS dit LÉPINE; la suite de cette lignée LAROCHELLE se retrouve au recueil d'Eloi-Gérard, comté Montmagny, tome IX, pp. 182, familles 12-27 d'Ignace et Marie GUENETTE mariés à St-Charles de Bellechasse, le 13-01-1784 suivi des familles 4-12, 2-4, et 1-2.

De Wilfrid Bergeron ptre (637) à Paul Dumas (1320) et J.-M. Laliberté (61)

R. 793 Antoine LEMIRE, fils de Antoine LEMIRE et de Thérèse BENOÎT, épouse Esther CÔTÉ, fille de François CÔTÉ et de Marguerite MANSEAU à La Baie du Febvre le 27 octobre 1829 (d'après le Rép. des mariages de La Baie du Febvre).

De Léonidas Bélanger (120) à Louise Pelletier (1399)

R. 794 François-Marie PELLETIER (Charles et Louise CHOUINARD - L'Islet, 25-11-1726) épouse Marguerite-Ursule CARON, veuve de François PELLETIER (L'Islet 09-01-1757) à St-Roch des Aulnaies le 24-01-1761. Elle est la fille d'Ignace CARON et de Marguerite ROUSSEAU (L'Islet, 05-07-1734) d'après l'abbé Armand Proulx.

De J. Collins (1534) à Louise Pelletier (1399)

R. 795 François-Marie PELLETIER et Ursule CARON sont les parents de:

Jean-Baptiste, marié en 1^{re} noces: Josette TOUSIGNANT-LAPOINTE, 15-02-1808, Yamachiche et en 2^e noces à M.-Josephte GRENIER en 1820. Est né:

François n. 06-06-1813, Yamachiche
m. 07-10-1834 à Yamachiche avec Marie GUILLEMETTE (Jos et Marie BASTIEN-VANASSE) dont:

Hermine épouse de Jean GIRARDEAU (Jean-B. et Marguerite GODET) 09-07-1856 à Trois-Rivières. Dont:

Jean GIRARDEAU (vf. d'Olive MILLETTE) b. 05-12-1857, d. 12-12-1927 aux Calumets, épouse 05-08-1879 au Cap de la Madeleine Hélène ROCHELEAU (Edouard et Elisabeth LANDRY). Dont

Lucinda b. 25-07-1883, Trois-Rivières, d. 11-02-1976 à Blind River, m. 04-07-1898 à Grenville Wilfred Ernest (William) VEZEAU (Jos et Domithilde LEGAULT-DESLAURIERS. Dont:

Gloriana VEZEAU b. 19-02-1908, m. Antoine DESAYEUX (Félix - de Bonneville, Haute Savoie - et Adeline HUBERT le 4 mai 1927 à Blind River, Ont. Dont:

Jeannette DESAYEUX b. 1927, m. 07-08-1948 à Charles Joseph COLLINS (Chas et Ida JUILLET)

P.S.- la date de naissance de François PELLETIER: 6 juin 1813, aux Archives Nationales du Québec à Trois-Rivières.

QUESTIONS

De Antonio Gagnon (487)

Q. 814 Où a habité Fabien BÉLANGER après son second mariage le 22-11-1870 à Notre-Dame de Québec avec Marguerite TONDREAU, fille de Joseph et de Josephite-Louise DUREPOS, autrefois de L'Islet. Fabien était veuf de Marie MASSE. A-t-il eu des enfants de son second mariage?

Q. 815 Lieu et date de naissance de Marie MASSE (vers 1840) fille de Louis et de Madeleine PROVENÇAL, mariée à L'Islet le 28-10- 1856 à Fabien BÉLANGER.

De Roger Plante (715)

Q. 816 Date et lieu de mariage de Jean-Bte DUPONT et Marie-Geneviève FONTAINE, fille de Louis-Bénoni et de M.-Angélique LEFEBVRE, m. 02-03-1756 à Sainte-Marie de Beauce.

Q. 817 Date et lieu de mariage de Jacques LECLERC et Marie-Louise BONNEAU, fils de Philippe et Marie-Louise THIBAUT, m. 07-10-1748 à St-Vallier, Belle-chasse.

De Guy W.-Richard (1145)

Q. 818 Date de décès de Ignace GIROUX, fils de François et M.-Anne MOISAN. Ignace est né le 15-04-1797 et se marie à Hâvre-Aubert le 12-02-1833 avec Marie HÉBERT. Probablement décédé dans la région de Québec.

Q. 819 Egalement pour les fils d'Ignace GIROUX: Michel-Hésias né le 11-07-1836 et m. à L'Ancienne-Lorette le 30-10-1872 à Éléonore GIGNAC, ainsi que Michel-Joseph né le 20-02-1873 et époux de Marie Wilhelmine-Clara POULIN, m. 04-07-1898 à St-Roch.

De J. Collins (1534)

Q. 820 Noms des parents d'Anne THIBODEAU, épouse de Simon DAROIS (Jérôme et Marie GARAUULT) m. vers 1746.

A la question No 799, une erreur s'est glissée: il faudrait lire: Josephite VITRE-LaVITRE et non VITAL-LaVITRE. Ma généalogie maternelle est complète jusqu'en France, Une fois terminée une copie en sera déposée à la Société.

De Pierre Gadbois (1198)

Q. 821 M. de Jean-Marie FONTAINE et Archange BREARD. Leur fille M.-Josephite épouse Charles PETIT à Varennes le 18-01-1803. Peut-il s'agir d'Archange BRUNEL qui épouse J.-M. FONTAINE, à Varennes le 22-01-1781?

Q. 822 M. de Jacques BEAUDRY et Charlotte DUBUC. Leur fils Jacques épouse M.-Josephite BRICAULT-LAMARCHE à. P.A.T. de Montréal le 08-02-1760.

De Harold R. Deschêne (213)

- Q. 823 Mariage, date, parents, endroit: François MIVILLE épouse Marie-Anne BRISSON. Un enfant: François épouse Anna MORIN le 10-02-1851 à St-Roch des Aulnaies.
- Q. 824 Nous trouvons au cimetière de St-Roch-des-Aulnaies: Ludger MIVILLE-DECHENE, sépulture 1951, avec cinq enfants n. et s.: Ludger 1855/1905, Etithe 1857/1929, Simon 1893/1897, Gilbert 1896/1897, Edith 1888/1911. Désire mariage, date, parents, endroit, épouse du père.

De Gérard Martineau (1537)

- Q. 825 Nom, naissance, décès, mariage des enfants de: Ludger ou Eucher MARTINEAU (Joseph et Zoé GUYON) et Elise METRAS (François et Euphémie TESSIER) m. 06-05-1861 à St-Rémi-de-Napierville.
- Q. 826 Même pour Joseph MARTINEAU (François et Françoise MAZURET) et Zoé GUYON-LEMOINE (Louis et Louise DESROCHES) m. 27-10-1835 à St-Esprit (cté Montcalm)

De Jeanne Lemieux (1100)

- Q. 827 Mariage de Joseph GODIN à Marthe LANGLOIS. Leur fils Etienne se marie à St-Philippe de Laprairie en 1801.
- Q. 828 Mariage de Alfred POUTRÉ-LAVIGNE à Sara HARVEY. Leur fils se marie à St-Germain de Drummonville en 1875.

De Daniel Lacombe (1414)

- Q. 829 Mariage de Jean-Marie FOURNIER (Charles et Angélique LONGLOIS) et Marie-Desanges-Angélique DIONNE (Augustin et Marie-Jeanne MOREAU), veuve d'Ignace FORTIN, aux environs de St-Jean-Port-Joli après le 13 février 1757. Récompense promise pour l'acte d'état civil.
- Q. 830 Mariage de Jean-Baptiste FOURNIER (Jean-Marie et Angélique DIONNE) et Félicitée MARTIN (Jean-Baptiste et Marie BRUN) aux environs de La Pocatière vers 1781. Récompense promise.

De Blanche Pelletier (1093)

- Q. 831 Date et lieu du mariage de Joseph BOUCHER marié à Marie MICHAUD (?)... Ils sont les parents de Philomène BOUCHER épouse de Arthur LABBÉ (m. le 14-01-1873 à Notre-Dame-du-Portage.
- Q. 832 Date et lieu du mariage de Joseph Dufour époux d'Emérence ANCTIL (?) (Montréal, c'est incertain...). Ils sont les parents de Vitaline DUFOUR, épouse de Louis PELLETIER (m. 18-11-1879 à St-Philippe-de-Néri).

De Guy Saint-Hilaire (64)

- Q. 833 Mariage de Joseph ROUSSEAU et Rosalie DEMERS. Naissance en août 1889 à Lac Mégantic et une fille se marie en 1897 à Les Escoumins.
- Q. 834 Qui sont Augustin GENEST et Marie BOUCHARD de St-Jean-de-l'Île d'Orléans dont le fils Guillaume épouse Marie-Madeleine DRAPEAU à St-Antoine-de-Tilly le 31-07-1747 et qui est inhumé à l'âge de 30 et quelques années à St-Antoine-de-Tilly le 16-02-1749?

De André Hurtubise (1286)

- Q. 835 Les antécédants de Pierre LECLAIR époux de Marie Desanges LAVOIE, m. le 06-02-1816 à St-Martin.

HOMMAGE À NAPOLEON GOULET (1913-1984), PROFESSEUR, GENEALOGISTE ET AMI

par Rosaire St-Pierre (206)

Dimanche le 16 décembre 1984 décédait, à l'âge de 71 ans, Napoléon Goulet de Saint-Gervais de Bellechasse un des plus prolifiques généalogistes du Québec. Fils de François Goulet et Amanda Lacasse de Saint-Gervais, il épousait le 10 avril 1944 à Saint-Moïse, comté Matapédia, mademoiselle Rose-de-Lima Makell, fille de Georges Makell et de Rose-de-Lima Dastous.

Comme plusieurs de ses frères, Napoléon fit carrière dans l'enseignement. À la retraite depuis plus d'une dizaine d'années, il consacra tout son temps et toutes ses énergies aux recherches généalogiques. Insatiable chercheur et éprouvant continuellement ce besoin de produire, Napoléon a publié des douzaines de répertoires de mariages du comté de Bellechasse. Il a de plus produit quantité de nécrologies et d'annotations matrimoniales de plusieurs paroisses des comtés de L'Islet, Montmagny, Bellechasse, Lévis, Dorchester, Rimouski et Matapédia. Il a aussi dépouillé les livres de prônes de nombreuses paroisses. L'inventaire de sa production est impressionnant par l'abondance et l'imposante documentation amassée au cours de cette dernière décennie.

C'est mon ami Napoléon qui me pressa, il y a quelques années, d'entreprendre des recherches et des publications généalogiques. En fait, il avait toujours un travail de recherche à nous suggérer. Ayant travaillé en étroite collaboration avec lui sur différents travaux de généalogie, j'ai pu constater tout l'amour et l'ardeur qu'il consacrait à la réalisation de ses recherches.

Au cours de ces années de compilation, Napoléon avait acquis une mémoire des noms et des dates assez phénoménale. Il pouvait ainsi décrire l'ascendance et les liens de parenté d'une bonne partie de la population du comté de Bellechasse. Ses talents de conteur-né étaient fort appréciés dans les soirées paroissiales.

Une autre activité qui lui tenait à coeur était d'allumer, tous les ans, le «feu nouveau» le Samedi-Saint à l'église de Saint-Gervais. Tradition héritée de père en fils dans cette famille, son déroulement ne manquait pas, à l'occasion, d'éprouver la patience des assistants. Muni d'un bat-feu, d'une pierre de silex et du tondre, la technique consistait à provoquer, par frottement, une étincelle qui allumait le «feu nouveau».

Vendredi le 14 décembre, deux jours avant son décès, je lui rendais visite à l'hôpital et il me faisait part de son impatience de retourner chez-lui pour terminer un travail laissé en suspens pour cause de maladie.

Napoléon Goulet ne laisse pas de descendance, mais pour des générations à venir les nombreux travaux généalogiques qu'il a publiés rappelleront sa mémoire.

Que ce soit dans Bellechasse, Rimouski ou dans la Vallée Matapédia, toutes personnes natives de ces endroits devront consulter les répertoires de Napoléon Goulet pour retracer leur origine. Tous ceux qui l'ont connu gardent en mémoire l'image de cet infatigable chercheur, ne l'oublions pas.

À son épouse et à la famille, un ami reconnaissant s'unit aux généalogistes pour offrir les plus sincères condoléances. ◀

Courrier de la bibliothèque

par Jean-Eudes Michaud

► DON DE L'AUTEUR

- LEBEL, Gérard. *Nos ancêtres*, vol no 9, 1984, 181 p.
et
OUR FRENCH-CANADIAN ANCESTORS, vol 2, 1984.
En vente chez l'auteur: Revue Sainte-Anne-de-Beaupré, C.P. 1000, Sainte-Anne-de-Beaupré, Qué. GOA 3C0 au prix de 5,00\$ le no 9 et 10,00\$ le no 2.
- RATTÉ, Jacques. *Un siècle de la Côte Saint-Joseph (St-Flavien, Dosquet à travers la famille Ratté (1834-1935))*, 1984, 153 p.
- CLOUTIER, Denis. *Huit premières générations de la généalogie de Denis Cloutier*, 1984, 101 p.
- LÉVEILLE, René et GILBERT-LÉVEILLE, Pierrette. *Recensement St-Alphonse, Comté de Joliette, 1871, division 1 et 2 - Recensement St-Liguori, Comté Montcalm 1861 - Recensement St-Côme, Cartier, Comté Joliette 1871 - Recensement de la ville de Joliette 1861 - Recensement St-Thomas, Comté Joliette 1871 - Recensement St-Charles Borromée, Joliette 1881 - Décès parus dans l'ECLAIREUR-PROGRÈS St-Georges, Beauce, 1984.*

► DONS DE VOLUMES

- De Grégoire Riou: LEBLANC, Marcel. *Esquisse villageoise (Saint-Gabriel de Rimouski)*, 1974, 352 p. en vente chez Grégoire Riou, 83 rue St-Jean-Baptiste 0, Rimouski G5L 4J2 au prix de 10,00\$.
- De René Léveillé: GAGNON, Jean. *Sous le clocher de Saint-Liguori*, 1979, 239 p.
- De Jacqueline F. Asselin: JEAN-DESCHÊNES, Estelle. *Généalogie de la famille Deschênes*, 1983, 21 p. - VAILLANCOURT, Jean-Baptiste. *Chemin de fer au Saguenay Lac St-Jean*, 1982, 60 p. En vente chez l'auteur: 684, St-Wilbrod, Hébertville Station GOW 1T0 au prix de 5,00\$.
- De Jean-Eudes Michaud: ARCHIVES PUBLIQUES DU CANADA. *Répertoire des ministères canadiens depuis la Confédération*, 1974, 272 p. - DUCHESNE, Louis en coll.. *La population du Québec, bibliographie démographique*, 1980, 206 p. - BIBLIOTHEQUE NATIONALE DU QUÉBEC. *Notices en langue française du Canadian Catalogue of Book 1921-1949*, 1975, 400 p. - MINISTÈRE DES COMMUNICATIONS DU QUÉBEC. *Guide de présentation des manuscrits*, 1984, 173 p. - BUREAU DE LA STATISTIQUE DU QUÉBEC. *Répertoire des municipalités*, 1976, 491 p.

► DON D'UN MEMBRE

- RUMILLY, Robert. *Histoire de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal 1834-1948*, 1975, 564 p.
- HÉBERT, Pierre-Maurice. *Les Acadiens dans Bellechasse*, 1984, 131 p.
- SOCIÉTÉ D'HISTOIRE CHÂTEAU D'EAU-LORETTEVILLE. *Projet de présentation par Gérard Deltell, Loretteville, décembre 1984.*
- COMITE DES FONDATEURS DE L'ÉGLISE DU CANADA. *Pierres vivantes*, numéro annuel 1983.
- BONNEAU, L.-Philippe. *Un curé et son temps, Pierre-Laurent Bédard, s.f.r.s.*, 1984, 184 p.
- POULIOT, Adrien. *Le 350^e anniversaire de fondation du premier collège français en Amérique du Nord*, 19 p. - *L'enseignement au vieux collège*, 1984, 19 p.

► ACQUISITIONS

Nous avons acquis de M. Benoît Pontbriand les volumes no: 23 et 23A, 30, 32, 36, 39, 42, 44, 49, 53, 58, 59, 63, 65, 67, 69, 70, 72, 73, 75, 76, 78, 81, 84, 95, 97, 105, 106, 110, soit trente-cinq volumes (voir liste des publications de M. Pontbriand distribuée avec L'Ancêtre de février).

Nous avons également acquis, de la Société de généalogie de la Mauricie et des Bois-Francs les répertoires de la Collection "Les Registres de la Mauricie", 20 volumes ainsi que "Les Registres des Bois-Francs", 1 volume.

► NOUVELLE PUBLICATION

Les enfants du notaire Michel Roy et leur destin par Raymond Douville.
48 pages, 4,00\$. Les éditions de La Pérade, C.P. 157, Sainte-Anne-de-la Pérade, (Québec) GOX 2J0.

► VISITE GUIDÉE DE LA SALLE DE RECHERCHE DES ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC (ANQQ) PAR LA SOCIÉTÉ DE GÉNÉALOGIE DE QUÉBEC (SGQ)

L'ouverture des Archives nationales du Québec en soirée a permis à la Société de généalogie de Québec d'offrir à ses membres une visite guidée de la salle de recherche des Archives nationales du Québec. Cette visite guidée avait pour but de renseigner les généalogistes sur les documents qui leur sont accessibles ainsi que sur les procédures de consultation.

Les membres de la SGQ ont profité de 5 soirées afin de se familiariser avec la salle de recherche des ANQQ (durée moyenne de 2 heures). Quelque 75 personnes se sont inscrites à cette visite qui s'est avérée un franc succès considérant le nombre de participants mais surtout l'aspect éducatif d'une telle visite. Cette visite guidée renseignait globalement les participants sur les questions suivantes:

- Les répertoires de mariages et dictionnaires généalogiques
- Les sources imprimées en généalogie
- La bibliothèque des ANQQ et ses services
- La salle de référence et ses outils de recherche (actes notariés)
- La salle des microfilms (État-civil, recensement et journaux)

Suite au succès obtenu lors de ces visites guidées, il semble donc que ce type de service constitue un besoin plus qu'essentiel pour les membres de la SGQ. La SGQ encourage ses membres à s'inscrire auprès de la société (651-9127) à d'éventuelles visites des ANQQ. Dès que le nombre de participants le justifiera, nous aviserons les gens de la date prévue à cet effet.

Serge Goudreau
responsable de la recherche à la SGQ

► COMPTE RENDU DE LA RÉUNION MENSUELLE DU 20 MARS 1985

Après avoir souhaité la bienvenue aux membres présents, la présidente, Mme Jacqueline Faucher-Asselin, fait quelques rappels concernant plusieurs sujets. Entre autres, se tiendra un atelier de généalogie le samedi 30 mars 1985 à 13h30 à l'Université Laval. Un appel est lancé aux membres désireux de se présenter pour les élections afin de siéger au conseil d'administration. La date limite est le 15 avril. La Société a besoin de bénévoles pour tenir un kiosque à Expo-Science, au CEGEP Ste-Foy les 12, 13, 14 avril prochains, ainsi que pour la révision des sépultures de Saint-François et Saint-Pierre de l'île d'Orléans, des années de fondation à 1900.

Il existe neuf sociétés de généalogie au Québec. Ainsi, nous allons faire connaissance avec la Société de généalogie de la Mauricie et des Bois-Francs, par l'entremise de son président. Natif de la Baie-du-Febvre, M. Jonathan Lemire fit ses études au séminaire de Nicolet et au grand séminaire de Québec. Ordonné prêtre en 1953, il fut d'abord vicaire de 1953 à 1968 et il s'impliqua dans le domaine syndical. Par la suite, il occupa la cure de Saint-Gérard de Yamaska de 1968 à 1974, pour être nommé par la suite à Sainte-Monique en 1974, poste qu'il occupe depuis ce temps. Se consacrant depuis longtemps à la généalogie, il s'intéresse plus particulièrement à la famille Lefebvre dit Beaulac, fondatrice de la Baie-du-Febvre.

La Société de généalogie de la Mauricie et des Bois-Francs fut fondée en octobre 1978. Toutefois, déjà en 1946, existait à Trois-Rivières une section de la Société généalogique canadienne-française. En 1960, on procède à une réforme et le groupe prit le nom de Société généalogique de la Mauricie. Cette Société cessa ses activités en 1972.

L'actuelle Société compte 200 membres actifs. Elle propose à ses membres dix réunions mensuelles par an, un bulletin mensuel Héritage-Express, et une revue Héritage. Au cours des dernières années, le conseil d'administration a concentré principalement ses efforts sur la publication de répertoires de mariages des paroisses de la région de Trois-Rivières et des Bois-Francs. Ainsi, paraîtront prochainement les répertoires de mariages de Saint-Marc de Shawinigan, Saint-Edouard de Maskinongé, Pierreville, Nicolet.

Mme Asselin, en guise de remerciements, remet au conférencier le bouton distinctif de la Société. Par la suite, elle présente de nouvelles publications. Une monographie de Notre-Dame du Bon Conseil de Trois-Rivières par Léo Therrien, le premier bulletin de l'Association Therrien, le dixième numéro de Nos Ancêtres par Gérard Lebel, et l'ouvrage ayant gagné la médaille Luc-Lacourcière 1985, Histoire ou Légende? par Léo-Paul Hébert. Il s'agit de la biographie du Père Labrosse, publiée aux éditions Bellarmin. ◀

► CONGRÈS DE LA FÉDÉRATION DES FAMILLES-SOUCHES QUÉBÉCOISES

La FÉDÉRATION DES FAMILLES-SOUCHES QUÉBÉCOISES désire faire part que son congrès annuel se tiendra cette année, le samedi 4 mai prochain à l'auberge UNIVERSEL WANDLYN, 2955, boul. Laurier à Sainte-Foy.

Sont invitées à y participer, toutes les associations existantes ainsi que celles qui sont en formation.

Sont également invités à y prendre part, tous les organismes qui poursuivent des buts analogues à ceux de la Fédération, telles les sociétés d'histoire et de généalogie, les sociétés culturelles, les sociétés acadiennes et franco-américaines, les associations de francophones hors Québec. Enfin tous ceux qui individuellement sont intéressés de près ou de loin par la recherche généalogique ou historique sont bien sûr les bienvenus.

Il y aura des ateliers, des sessions plénières, l'assemblée générale annuelle et les élections au conseil d'administration. Il y aura également un conférencier invité.

Le coût de l'inscription est de 10\$ lequel montant comprend aussi le déjeuner et la réception qui suivra immédiatement le congrès.

RÉSUMÉ DU PROGRAMME: 8h00 inscription; 9h00 ouverture, conférencier d'honneur, plénière; 10h15 pause-café; 10h30 ateliers; 12h00 déjeuner; 13h30 plénière compte rendu des ateliers; 14h45 pause-café; 15h00 assemblée générale; 16h00 élections; 17h00 réception. ◀

INSTITUT GÉNÉALOGIQUE DES PROVINCES MARITIMES

À la suite d'une série de réunions tenues au Centre d'Études acadiennes le 30 avril, le 19 juin et le 30 octobre 1983, un groupe de généalogistes chevronnés s'est joint aux archivistes des trois provinces maritimes, à la directrice du Centre d'Études acadiennes et aux présidents des sociétés généalogiques du Nouveau-Brunswick (New Brunswick Genealogical Society), de la Nouvelle-Écosse (Genealogical Association of the Royal Nova Scotia Historical Society) et de l'Île du Prince-Édouard (Prince Edward Island Genealogical Society) pour créer l'Institut généalogique des Provinces Maritimes.

L'Institut généalogique des Provinces Maritimes a pour mandat de promouvoir l'étude professionnelle de la généalogie dans les trois provinces. Il émet des certificats garantissant auprès du grand public et des responsables des dépôts d'archives le sérieux et la compétence des généalogistes qu'il accrédite. Afin d'obtenir l'accréditation de l'Institut, il faut que les aspirants qui possèdent la formation et l'expérience requises soumettent trois copies de leurs oeuvres et se présentent pour interrogation devant un jury composé de trois généalogistes experts.

Les certificats de l'Institut reconnaissent deux catégories de généalogistes, soit les généalogistes émérites (certified genealogists) et les généalogistes recherchistes (certified genealogical record searchers). Le généalogiste émérite est celui qui peut exploiter ou faire exploiter convenablement les diverses sources primaires, afin d'écrire une histoire de famille, la biographie d'un ancêtre, ou d'autres monographies. Le généalogiste recherchiste est celui qui a les aptitudes pour effectuer des travaux de recherche et de compilation sous la direction d'un généalogiste émérite ou d'une autre personne concernée.

L'Institut sollicite la correspondance et les candidatures, en français ou en anglais, à son siège social, le Centre d'Études acadiennes, Université de Moncton, Moncton, Nouveau-Brunswick E1A 3E9.

Source: Les cahiers de la Société Historique acadienne, Vol. 15, no 2 & 3, 1984. ◀

INVITATION

* ASSEMBLÉE MENSUELLE DU MERCREDI 17 AVRIL 1985

CONFÉRENCIÈRE: Sylvie Tremblay

SUJET: Invitation à la généalogie

ENDROIT: Salle 3142, Archives nationales du Québec,
Pavillon Casault, 1210, Av. du Séminaire
Cité universitaire, Sainte-Foy.

HEURE: 20h00

BIBLIOTHÈQUE

À compter du 7 janvier 1985, la bibliothèque de

- * la Société sera ouverte aux membres les lundis
- et mercredis de 19h00 à 22h00, ainsi que les
- * mardis et jeudis de 13h00 à 16h00.

Bienvenue au Pavillon Casault de la Cité Universitaire de l'Université Laval.